

# **LES ENRAGÉS**

par

Bruno Chiron

*Scénario de long métrage*

[chironbruno@yahoo.fr](mailto:chironbruno@yahoo.fr)

<http://leblogdebrunochiron.hautetfort.com>

*Les Enragés*

*Par Bruno Chiron*

Cette œuvre a été déposée auprès de la Société des Gens de Lettres.

[1] EXTÉRIEUR JOUR, GARE D'AVIGNON.

## GÉNÉRIQUE

INDICATION CHRONOLOGIQUE : « AVIGNON 1990 »

La gare d'Avignon. De nombreux voyageurs s'y pressent. Au bout du quai se trouve un jeune homme âgé d'une vingtaine d'années. Il fume. Un train arrive et s'immobilise lourdement. Le jeune homme écrase joyeusement sa cigarette et se rapproche des quais. Les portes des wagons s'ouvrent. En descend un autre jeune homme âgé d'environ 18 ou 20 ans, à l'air timide et nerveux. Il porte un sac de sport. Les deux protagonistes s'aperçoivent et s'adressent mutuellement un signe de la main. Ils se rejoignent à mi-chemin l'un de l'autre.

LE PREMIER JEUNE HOMME

(joyeux, saisit le sac de sport et  
serre la main de son ami)

Bon voyage, Fabrice ?

FABRICE

(fatigué mais souriant)

Salut, Victor. Pas mal. Si ce n'est que  
j'ai loupé ma correspondance à Lyon.

Victor précède Fabrice vers la sortie de la gare.

VICTOR

La voiture est par-là... Vachement  
content de te voir ! Bienvenue en  
vacances au soleil !

[2] INTÉRIEUR JOUR, UNE VOITURE.

Une voiture roule à travers la campagne provençale. On ne voit ni Fabrice ni Victor, mais seulement la campagne qui défile à travers les vitres du véhicule.

VICTOR

Comment vont tes parents ?

FABRICE

Bien.

VICTOR

Et la ferme ?

FABRICE

Tu sais, mon vieux n'arrête jamais. Il s'agrandit toujours. Toujours des terres à acheter.

VICTOR

Cool.

FABRICE

Et toi ?

VICTOR

Moi, ça va.

FABRICE

Tu t'es bien adapté ici ?

VICTOR

Pas mal.

(une pause)

Ça va te changer de Paris ici. Tu verras.

(une pause)

C'est un chouette coin, hein ?

FABRICE

Ouais. Mais mes vacances tombent mal : avec ton job...

VICTOR

Comment ? Tu rigoles ? Je fais mes huit heures tous les jours dans cette usine de merde... Mais ensuite, j'ai la vie entière pour moi !

(une pause)

Tu veux que je te présente des copines ?

FABRICE

(faussement détendu)

Ouais. Tu m'accordes quand même au moins une nuit de sommeil ?

VICTOR

Cette nuit et demain matin si tu veux. Mais après, on commence les hostilités. D'ailleurs, demain c'est dimanche.

[3] INTÉRIEUR JOUR, UNE CHAMBRE ENSOLEILLÉE.

Fabrice dort. Après deux coups frappés à la porte, Victor entre dans la pièce. Il est hors champ.

VICTOR

(s'approchant de Fabrice et lui secouant une épaule)  
Salut. Encore endormi ?

FABRICE

Quelle heure il est ?

VICTOR

Celui de déjeuner. Et d'enlever la viande du sac.

Fabrice s'assied sur le lit. Attitude de défense. Mal à l'aise.

VICTOR

Je peux te proposer un café.

FABRICE

Vue l'heure, un apéritif me paraît plus de circonstance.

VICTOR

Va pour un pastis !

Fabrice acquiesce. Victor sort du champ.

FABRICE

(en se déshabillant)  
Une matinée déjà foutue, putain.

VICTOR

Pas de défaitisme, s'il te plaît. Tu es arrivé seulement hier. Tes vacances n'ont pas encore commencé. Et puis, on avait besoin tous les deux de repos.

Fabrice enfile un short, des baskets et lace ses chaussures.

VICTOR

Au fait, t'as une copine ?

FABRICE

Pas en ce moment. Et toi ?

VICTOR

(fier)

Ouais, figure-toi. Et pas depuis  
longtemps. Elle s'appelle Alex.  
Alexandrine.

La tête de Victor apparaît dans l'entrebâillement de la  
porte.

VICTOR

Tu veux que je te présente une ou  
deux... femmes ?

FABRICE

(haussant les épaules)

Si tu veux. Avec mes études à Paris je  
n'ai pas vraiment le temps. Quant à mes  
"bourlingues" et autres sorties, je  
préfère ne pas t'en parler. Que des  
petits cons et des petites bourges dans  
ma promo. Alors...

VICTOR

Alex a une copine plutôt pas mal. Pas  
mal du tout. Et puis, il te faut une  
femme. T'en as besoin.

[4] EXTÉRIEUR JOUR, UN PARC.

Victor et Fabrice se promènent nonchalamment. Ils  
s'arrêtent au bord d'un ruisseau qui traverse le parc.  
Victor, d'un hochement de tête, désigne une direction à  
Fabrice.

VICTOR

Ça te dit ? On y va ?

Les deux garçons s'approchent de deux jeunes filles, âgées  
de 17 à 18 ans, deux jeunes filles brunes au teint hâlé,  
assises sur un banc, en tenue légère. Elles fument. Elles  
minauderont pendant une bonne partie de la scène.

VICTOR

(à l'une d'elles)

Alors Alex, en promenade ?

ALEXANDRINE

Comme toi... À moins que tu nous suivais.

VICTOR

(avec un air offensé)  
Mon Dieu, que vas-tu croire là ?  
(à la seconde jeune fille)  
Tu entends ça, Rosie ? C'est à moi  
qu'elle dit, ça ta copine ! Putain, je  
rêve !

Rose éclate de rire, bruyamment. Victor se tourne vers  
Fabrice, resté légèrement en arrière.

VICTOR

D'ailleurs j'ai mieux à faire que vous  
suivre : je suis en bonne compagnie,  
comme vous pouvez le voir.  
(il fait signe à Fabrice de  
s'approcher et lui tape sur  
l'épaule)  
Fabrice, un ami.  
(désignant tour à tour les deux  
jeunes filles)  
Alexandrine et Rose. Dites bonjour à  
mon copain, quoi ! Il est super gentil  
mais super timide !

ALEXANDRINE ET ROSE

(simultanément)  
'Lut.

FABRICE

(timidement)  
Bonjour.

Victor prend à parti Alexandrine.

VICTOR

Tiens, viens là. J'ai à te parler.  
(à Fabrice, en s'éloignant au bras  
de sa copine)  
Et toi, Fab', n'en profite pas, hein ?

Rose et Fabrice restent seuls, mal à l'aise, même si Rose  
paraît plus amusée qu'intimidée.

ROSE

(à Fabrice)  
Qu'est-ce que tu fais de beau ?

FABRICE

Rien. Je suis en vacances.

ROSE

Dans la vie, j'veux dire. Tu fais quoi de beau dans la vie ? Tu es du coin ?

FABRICE

Non, de Paris. Enfin, je VIS à Paris depuis un an. Je suis originaire de Nantes en fait. Enfin, à côté. Un bled que tu dois pas connaître. Comme Victor d'ailleurs. On est né dans le même bled d'ailleurs. Tu savais ?

ROSE

Non.

Rose fixe Victor converser gaiement avec Alexandrine. Plan d'ensemble sur ces derniers qui s'embrassent. Baisers sans pudeur. Alexandrine ne peut s'empêcher de regarder Fabrice et Rose en éclatant de rire.

ROSE

(pour elle-même)

Je savais pas qu'il venait de là-bas. Comme ça Victor est de Nantes.

FABRICE

Hein ?

Plan rapproché sur Fabrice et Rose.

ROSE

Non. Rien : je pensais. Et toi, tu fais quoi à Paris ? Tu es à l'école ?

FABRICE

(détaché, visiblement agacé)

En fac.

ROSE

Et t'étudies quoi ?

FABRICE

Des trucs. En littérature. Les auteurs romans... Le langage chez Barthes... Des conneries comme ça...

ROSE

Le langage chez qui ?

FABRICE,

Barthes. Le langage chez Barthes.

(Rose fait un vague signe d'accord.)

Des tas de trucs, quoi.

(l'air faussement détaché, retenant un sourire ironique)

Et toi ? Tu travailles à l'usine du coin ?

ROSE

(sans réagir à cette pique)

Je suis au lycée, en Terminale. L'an prochain, je passe mon bac. J'espère pouvoir l'avoir.

FABRICE

J'espère aussi.

ROSE

Hein ?

FABRICE

Je dis : j'espère aussi que tu l'auras, ton bac.

ROSE

Tu aimes ici ?

FABRICE

Qui ça ?

ROSE

T'aimes le coin ? T'es un peu sorti ? T'as vu des trucs dans le coin déjà ?

FABRICE

Je ne suis arrivé qu'hier. J'ai pas vu grand chose. Mais d'après ce que j'ai vu, c'est pas mal... Oui, c'est pas mal.

ROSE

(gaie)

Tu viens à la "techno" ?

Visage surpris de Fabrice qui ne répond pas.

ROSE

C'est ce soir. C'est des copains à moi qui ont installé leurs samplers et

leurs amplis en haut.

(Elle montre une direction devant elle.)

C'est l'attraction de l'année ! On vient tous à des kilomètres à la ronde. Alors, vous viendrez ?

FABRICE

'Sais pas. Victor m'en a pas parlé.

ROSE

Mais il vient je crois bien. C'est Alexandrine qui me l'a dit... Tu viens ? Ou pas ?

Les deux jeunes gens regardent Alexandrine et Victor qui s'embrassent. Fabrice et Rose détournent les yeux, l'air gêné.

FABRICE

Je ne sais pas. Peut-être...

Retour de Victor et d'Alexandrine.

VICTOR

(à Fabrice)

Alors, vous avez fait connaissance ?

FABRICE

(vague)

Oui, elle est gentille.

VICTOR

(à Rose)

J'étais sûr que tu lui plairais.

(à Fabrice)

Au fait, j'ai promis à ces demoiselles de leur offrir un verre ce soir. On sort. On peut rien à leur refuser à ces enragées.

FABRICE

Rose m'en a parlé. Pour ce soir.

VICTOR

(aux deux filles qui s'apprêtent à les quitter)

On se retrouve ce soir. Et mettez-vous belles, les filles !

Rose et Alexandrine s'éloignent nonchalamment.

FABRICE

(énervé)

Tu aurais au moins pu me parler de cette soirée !

VICTOR

(agacé)

Écoute-moi. Premièrement, j'ai promis à Alexandrine de l'emmener danser ce soir. Deuxièmement, je voudrais bien me la faire. Et ce n'est surtout pas toi qui vas m'en empêcher. Troisièmement, si tu veux faire bande à part, tu pourras toujours te casser en cours de soirée et méditer. Et quatrièmement, si tu n'as pas envie de t'offrir le cul de Rose pour tes vacances, n'en dégoûte pas les autres ! Parce que si tu veux pas la baiser, moi je me ferais bien Alex et ça, c'est pas toi qui vas m'en empêcher. OK ?

Pas de réponse.

VICTOR

Il te faut une femme, bordel. Putain, regarde-toi bordel ! Tu sais bien que tu en as besoin. Faut tirer ton coup de temps en temps, bordel ! Tu crois pas ?

Pas de réponse de Fabrice. Plan rapproché sur les deux garçons. Victor sort du champ. Fabrice le regarde sans réagir avant de le rejoindre.

VICTOR

(sans se retourner)

On va se baigner, viens.

[5] EXTÉRIEUR NUIT, UN CHAMP ÉCLAIRÉ DE PROJECTEURS.

Une foule nombreuse se presse autour d'une platine de DJ. Ce dernier est perché au-dessus du public tel un grand prêtre. On est dans un labyrinthe humain rempli de lumière et de bruits sourds et rythmés. Victor et Fabrice pénètrent dans l'enceinte de la fête.

FABRICE

Tu connais du monde ?

VICTOR

Non. Il y a beaucoup de touristes ce soir. En plus, je ne suis pas familier de ces soirées.

FABRICE

Pas à moi !

Victor indique une direction.

VICTOR

Tiens, les voilà justement.

Dans la bousculade, on aperçoit Alexandrine et Rose vêtues en tenue d'été légère. Fabrice et Victor arrivent à leur niveau. Les quatre jeunes gens s'embrassent au milieu de la bousculade.

VICTOR

(à Alexandrine)

Il y a du monde.

ALEXANDRINE

(gaie, saisit la main de Victor)

On y va ?

VICTOR

(à Fabrice resté un peu en arrière avec Rose)

On va plus loin, Fabrice ! Vous nous rejoignez ?

Victor et Alexandrine, bras dessus bras dessous, se perdent dans la foule. Fabrice et Rose, en retrait, hésitent à s'avancer. Plan rapproché. Ils se contentent de suivre des yeux le jeune couple. Rose regarde Fabrice. Elle lui montre sa jupe en tournant un peu sur elle-même, telle une ballerine.

ROSE

Tu me trouves comment ?

FABRICE

Oh ! Pas mal. C'est quoi comme tissu ?

ROSE

Coton. Je crois que c'est du coton.

FABRICE

Ah.

ROSE

Comme ça, tu fais des études de Lettres.

FABRICE

Ça va être ma deuxième année en septembre.

ROSE

Moi aussi j'aimerais bien étudier en fac. Peut-être en mathématiques. Après mon bac. Si je l'ai.

FABRICE

Cool.

ROSE

C'est intéressant là où t'es ?

FABRICE

Je fais lettres modernes mais en fait c'est l'Antiquité qui me plaisait bien.

ROSE

Tu t'en es aperçu trop tard ?

FABRICE

Avant ma première année ? Non. J'ai seulement été arrêté par le Latin.

ROSE

Ah.

FABRICE

Par contre, je suis passionné les grands mythes : Prométhée, l'Olympe, la Bible et tout le reste.

Rose cherche des yeux son amie parmi la foule.

ROSE

Je sais pas où ils sont passés. Ils doivent danser maintenant. Enfin, j'pense.

FABRICE

Tiens, Noé par exemple.

ROSE

Celui de l'arche ?

FABRICE

Oui c'est ça : le bateau, les animaux et le déluge. Histoire judéo-chrétienne, me diras-tu... Faux : Noé s'inspire directement de la légende païenne sumérienne à l'origine de la première dynastie Kish, plusieurs millénaires avant la rédaction du récit de la Bible. Cela se passe sous le règne du légendaire roi de la ville de Shourouppak, Oubar Toubou, "le Sage des Sages". L'histoire disait qu'il avait un fils nommé Outa Napishtim...

ROSE

Ah ouais ? Un Arabe.

FABRICE

Pas exactement. Mais, bon, si tu veux. La tradition sumérienne fait construire par ce prince un bateau à l'approche d'un déluge qui va engloutir sa cité. Le septième jour, la construction est terminée. Le dieu Shamash donne le signal des premières eaux. Après sept jours d'inondation, l'arche fait naufrage au pied du mont Niçir - On pourrait gloser longtemps sur ce mot Niçir...

ROSE

(impatiente)

Bref.

FABRICE

Oui, bref. Pour en revenir à l'histoire du déluge sumérien, le héros Oura Napishtim lâche au bout des sept jours une colombe, puis une hirondelle, puis enfin un corbeau. Il veut voir si les eaux sont bien descendues. La colombe revient. L'hirondelle également mais avec un rameau. Par contre, le corbeau ne revient pas : il a trouvé un coin de terre sèche. Cela ne te rappelle rien ?

ROSE

C'est dans la *Bible* tout ça, non ?

FABRICE

Affirmatif. Mais attends, c'est encore plus fort.

ROSE

Quoi ?

FABRICE

La version babylonienne du scribe Bérose sous Alexandre le Grand met en scène le bateau de Zizoudra accosté au Mont des Cordyéens. Cette légende fait aussi partie de la tradition coranique.

(Il insiste sur le mot « aussi ».)

Ça te les coupe, hein ?

ROSE

Oh oui, absolument. C'est sciant.

FABRICE

(caustique)

Je suis même sûr que tu en es plus intelligente. C'est autre chose qu'un discours de blaireau de boîtes de nuit.

(méprisant)

Hein, ma p'tite chérie ?

Rose, en gros plan, après un silence, ne parvient pas à retenir ses larmes.

ROSE

Comment tu me causes !

Elle s'enfuit en courant. La caméra la suit plusieurs dizaines de mètres.

[6] INTÉRIEUR NUIT, LA CHAMBRE DE FABRICE.

Celui-ci ne parvient pas à dormir. Il se lève, va à la salle de bain, se lave le visage et se regarde dans le miroir, avec lassitude et tourment.

[7] INTÉRIEUR NUIT, CHAMBRE DE VICTOR.

Lui et Alexandrine font l'amour. violemment.

[8] EXTÉRIEUR JOUR, EN VILLE.

Victor et Fabrice marchent en discutant sur un ton orageux.

VICTOR

Tu es vraiment trop con !

FABRICE

On ne va pas en faire une maladie.  
Considère que c'est un peu de ta faute.

VICTOR

Un peu de ma faute ! Elle est bien  
bonne celle-là ! Un peu de ma faute !

FABRICE

Tu me fourres dans les pattes une fille  
sans me demander mon avis. Et qui n'est  
même pas mon genre en plus !

VICTOR

Tu es vraiment trop con ! Putain, tu me  
donnes envie de pleurer. Une fille,  
canon pour ne rien arranger, te drague.  
C'est tout juste si elle ne va pas te  
violer sur place ! Et toi, tu en fais  
une question existentielle ? Je rêve !  
Et bien dans ce cas, trouves-toi une  
fille *dans ton genre* comme tu dis mais  
ne me fous pas la honte, merde ! J'ai  
l'air de quoi ? Qu'est-ce que je vais  
lui dire à Rose, hein ? Putain, dire  
qu'elle ne demandait qu'à se faire  
tringler ! Putain, ça me tue. TU ME  
TUES !

FABRICE

Si je veux rester seul, c'est mon  
choix. Mon choix à moi ! Je suis pas un  
enragé, moi ! Et puis, je baise avec  
qui je veux !

VICTOR

Commence déjà par baiser une fois.

Après on pourra en rediscuter...  
Putain, tu me tues !

[9] EXTÉRIEUR JOUR, LA TERRASSE D'UN CAFÉ.

Fabrice et Victor sont assis devant deux verres de pastis qu'ils sirotent silencieusement. Un homme de petite taille, entre quarante et cinquante ans, les cheveux bruns légèrement dégarnis traverse la terrasse. Victor le remarque et l'interpelle.

VICTOR

Ho, Bernard !

Bernard se retourne. Gros plan sur son visage qui s'illumine d'un sourire.

VICTOR

Viens par là !

Bernard se rapproche de la table avec un large sourire. Il regarde d'abord Fabrice, puis Victor. Il s'assied.

BERNARD

(pour Victor)

Bonsoir Victor.

(à Fabrice)

Bonsoir jeune homme.

Fabrice répond par un signe de la tête. Bernard s'adresse de nouveau à Victor.

BERNARD

Dis mon grand, qu'est-ce que tu deviens en ce moment ? Je te vois plus depuis des semaines.

VICTOR

J'ai été très débordé ces derniers mois, entre les études, les parents et le travail. Et puis Fabrice est venu me rendre visite...

Victor se tourne vers Fabrice comme s'il avait oublié quelque chose. Il fait les présentations.

VICTOR

Fabrice, un copain qui vient de Paris.

BERNARD

(à Fabrice)

Enchanté. Dites à votre ami de vous emmener vous amuser. On devient fou ici sans activités. C'est bien joli le soleil, le ciel bleu mais quand on s'emmerde...

(à Victor)

Moi, je m'emmerde ici. Je passe mes journées à trier des boulons et des morceaux de métaux à l'usine. Bref, je me fais chier, les enfants !

VICTOR

(il regarde autour de lui alors que deux jeunes et jolies femmes passe à proximité de la terrasse)

On a toujours des touristes ici pour la distraction. Putain, matez-moi le cul de ces deux-là...

BERNARD

En été, cela apporte un peu d'animation pour la jeunesse.

(à Fabrice)

Un peu d'amusement, les enfants, ça ne fait de mal à personne !

VICTOR

Par contre, soi-disant elles viennent pour la drague : mon cul, oui ! Pas moyen de les approcher à trois mètres. Elles te chauffent comme c'est pas permis et dès que tu veux leur offrir une menthe à l'eau c'est tout juste si elles vont pas crier au viol. Des coincés du fion ces touristes !

Rires entendus.

BERNARD

(pour Victor)

Mais au fait, toi, tu es toujours avec cette petite ? Comment elle s'appelle déjà ? Alexandra, c'est ça ?

VICTOR

Alexandrine.

BERNARD

Alexandrine, oui c'est ça. Ça marche toujours entre vous ?

VICTOR

Toujours.

BERNARD

Ça c'est bien. Tu as raison. Profites-en, les petits.

Victor secoue la tête, l'air satisfait. Bernard regarde sa montre et se lève.

BERNARD

Oh, Bou Diou ! Le temps passe. Et j'ai encore ma bouffe et mes cigarettes à acheter ! Je vous laisse, les enfants.

(Il serre la main de Fabrice puis de Victor.)

À bientôt. Rappelez-moi votre nom, jeune homme.

FABRICE

Fabrice.

BERNARD

Fabrice. Et bien à bientôt, mon grand.

(à Victor.)

Salut, petit. Vous passez à la maison quand vous voulez tous les deux. Je compte sur vous ?

VICTOR

Oui. À bientôt Bernard.

Plan général sur les trois protagonistes. Un serveur du même âge que Bernard entre dans le champ de la caméra. Bernard l'interpelle de la main.

BERNARD

Alors Ahmed, et ta future ?

LE SERVEUR

Bien, bien... Par contre, c'est toujours la petite... Il fallait que je te voie pour que tu me dises comment faire.

BERNARD

Oui, oui. Tu me raconteras tout ça plus tard. Il faut que je me sauve.

Le serveur répond par un geste bref de la main en signe d'accord et s'adresse à un couple de retraités attablés.

LE SERVEUR

Vous voulez ?

Retour de la caméra sur Victor et Fabrice.

FABRICE

Il est sympa ce Bernard. Il est du coin, non ?

VICTOR

Non : de la région toulousaine. Un vrai cœur, ce mec. Il s'est installé ici il y a quelques années. Il vit seul. Il travaille dans une usine de métallurgie à quelques kilomètres d'ici.

FABRICE

Tu le connais depuis longtemps ?

VICTOR

Ça dépend ce que tu appelles « longtemps ». J'ai rencontré Bernard il y a quelques mois à l'occasion de mon déménagement. Il m'avait donné un coup de main.

Silence. Déambulations de la caméra entre les clients du café et les passants.

FABRICE

C'est quoi tes projets pour la soirée ?

VICTOR

'Sais pas.

(il sourit)

On peut attendre la fin du monde par exemple.

(il éclate de rire et adresse une tape amicale sur l'épaule de Fabrice)

Ou bien tu te laisses une seconde

chance pour te trouver une copine. Et puis, peut-être que tu auras une autre chance de te faire Rose.

[10] EXTÉRIEUR JOUR, RUES DÉSERTES D'UNE VILLE.

Le soleil est bas dans l'horizon. Victor et Fabrice déambulent dans des rues piétonnes désertes.

FABRICE

Rose accepterait quand même de sortir avec moi, tu crois ? Parce que je sais que j'ai pas assuré des cacahuètes...

En passant devant un bureau de tabac, un rayon de soleil aveugle Victor qui se heurte à une silhouette. C'est Bernard qui laisse tomber un sac de provisions. Fabrice, resté en avant, se retourne.

VICTOR

(mimant la colère)

Encore toi ! Fais attention Bernard : tu deviens gâteux ! Tu ne vois plus ce que tu fais !

BERNARD

(mimant lui aussi la colère)

Avec mon pied là où je pense, tu verras si je ne vois pas ce que je fais !

(Il ramasse son sac.)

Tu m'as fait une de ces peurs, mon petit !

Bernard allume une cigarette et jette un coup d'œil à son sac à provision pour voir s'il n'y a pas de dégât.

BERNARD

Vous faites quoi, les enfants ? Vous rentrez ? Vous faites la fête ?

VICTOR

On ne sait pas encore.

BERNARD

Passez chez moi une minute. Il n'est pas tard.

(À Victor.)  
Tu travailles ?

VICTOR  
J'embauche à sept heures demain.

BERNARD  
Quant à moi, je suis de jour à partir de demain. On a tout notre temps. Venez prendre l'apéritif.

VICTOR  
(en regardant Fabrice)  
Pourquoi pas après tout ?

[11] INTÉRIEUR NUIT, UN APPARTEMENT COQUET MINUSCULE.

Les fenêtres sont entièrement fermées. Une vaste pièce fait office de salon et de cuisine. Elle n'est peuplée que par un chat. Bernard suivi de Victor et de Fabrice entrent.

BERNARD  
Entrez, les enfants.

Le chat sursaute et se réfugie au pied du divan de la pièce, devant la télévision. Bernard pose son sac à provision sur la table de la cuisine.

BERNARD  
(au chat)  
Alors Cactus ! Qu'est-ce que tu m'as encore fait comme connerie aujourd'hui ?

VICTOR  
(s'agenouillant au pied du félin)  
C'est vrai : Je ne me souvenais plus qu'il s'appelait Cactus. Cactus, Cactus, petit...

Bernard indique le divan à Victor qui s'assied. Fabrice l'imite. Bernard tient à la main un plateau où sont posés trois verres, une bouteille de pastis et une carafe d'eau fraîche.

BERNARD  
Cactus parce qu'il ne fait que des

conneries : une pelote d'aiguillons, ce couillon de chat !

(Bernard sert les verres d'apéritif.)

Je ne vous propose que du pastis, les enfants. Je n'ai que ça.

(à Fabrice)

J'espère que ça ira.

FABRICE

Je me plie aux coutumes locales.

BERNARD

Au fait, je me permets de te tutoyer, comme ton ami Victor. Tu peux me tutoyer bien sûr. Malgré mon âge canonique.

FABRICE

Bien sûr.

BERNARD

Ça me rappelle d'ailleurs ce qui m'est arrivé à mon travail il y a trois semaines. Le directeur m'appelle à son bureau. J'arrive et il me fait un baratin sur mon boulot : des recommandations, des avis, la productivité : « tu devrais faire ci... tu devrais faire ça... tu as fait ci... tu as fait ça... » Des conneries comme ça. Il faut quand même que je vous dise que ce con est à peine plus âgé que vous. Même pas vingt-cinq ans. Alors moi et mes quarante-sept, imaginez... Et figurez-vous que je lui réponds en le tutoyant, le chef : « tu me dit ci... tu me dis ça... » Oui, en le tutoyant ! Vous imaginez sa surprise ! Alors, il me dit : « Mais Bernard, tu me tutoies !!! » Alors moi je lui réponds : « Oui, je te tutoie. Tu me tutoies : je te tutoie. Je tutoie bien Dieu : je ne vois pas pourquoi je te vouvoierais ! »

Les trois hommes rient, trinquent puis commencent à boire leur alcool. Un silence. Fabrice détaille la pièce.

**BERNARD**

(en gros plan, à Fabrice)  
Tu vois, ici, je suis en retraite,  
isolé : une sorte de moine.  
L'abstinence et la solitude.

(il regarde Victor)  
Je n'ai qu'un seul ami : la musique, ma  
meilleure amie. Elle, au moins, elle ne  
vous trahit jamais.

(à Fabrice)  
Car même le plus fidèle des amis -  
celui de toujours - trahit un jour. Et  
ce jour-là, ça fait horriblement mal.  
J'en sais quelque chose, petit.

(levant les bras au ciel)  
Mais la musique ! Maria Callas ! Gustav  
Mahler !

Bernard se lève et s'adresse à Fabrice.

**BERNARD**

Viens avec moi, je vais te montrer  
quelque chose.

Fabrice puis Victor se lèvent et suivent Bernard dans le couloir. La porte à gauche donne sur une petite chambre plongée dans l'obscurité. Bernard allume une lampe de chevet. Il écrase sa cigarette dans le cendrier de la table de nuit. L'espace de la pièce est dominé par une platine vinyle ainsi qu'une collection de plusieurs centaines de disques 33 tours. Victor s'assied sur le lit. Fabrice l'imite. Bernard s'agenouille et regarde les tranches des disques. Il en retire quelques-uns pour mieux les lire.

**BERNARD**

Si j'avais des heures devant moi, je  
vous ferais tout écouter.

(il sort trois disques et en  
montre un premier)  
Là, une séance de répétition de la  
Callas à la Scala en 1954.

(il tend le vinyle à Fabrice qui le regarde intéressé avant de le passer à Victor)

Un disque que vous ne trouverez jamais ailleurs : un cadeau d'un ami chef d'orchestre.

(il tend le deuxième disque)

Là, c'est la cinquième de Mahler par Bruno Walter.

(enthousiaste)

Unique ! Merveilleux, mes petits !

Il se saisit d'un troisième disque.

**BERNARD**

Et là, le *Chant de la Terre* par Bruno Walter et Kathleen Ferrier ! Une pure beauté !

(à Fabrice.)

Si ça t'intéresse, je te les ferai écouter.

**FABRICE**

Avec plaisir. Mais j'y connais rien en classique.

**BERNARD**

Pas grave. Pas besoin de connaître pour apprécier. Toi qui es seul - comme moi - si tu savais le bien que l'on peut tirer de la musique !

Bernard s'assied aux côtés de Fabrice.

**BERNARD**

Quand on est seul comme moi, la seule compagnie qui vaille est celle de la musique parce qu'elle est reposante et enivrante. Cela m'aide au moins à attendre. De toute façon, je suis prêt. Je n'en ai rien à foutre de ce qui peut m'arriver.

(à Fabrice)

Une fois que je saurai le signe, je ne me poserai plus de question...

FABRICE

(intrigué)

Le signe ? Attendre ?

Bernard regarde fixement Fabrice puis Victor, impassible.

BERNARD

Ça t'intrigue, Fabrice ? Tu sais, lorsque j'avais à peu près ton âge, j'ai eu ce qu'on appelle une révélation. Une vraie. De celles qu'ont ceux qui deviennent moine ou curé. C'est qu'on appelle « entrer en religion ».

FABRICE

Il te reste à franchir le pas et entrer dans les ordres par exemple.

BERNARD

(levant les mains au ciel)

Si tu savais, petit, le nombre de personnes qui me font du pied pour que j'adhère à leur église, tu n'en reviendrais pas ! Ils veulent tous de moi ! Je reçois des visites fréquentes de ces gens-là, ici. Même des témoins de Jéhovah ! Seulement, aucune religion ne m'intéresse, qu'elle soit chrétienne, juive ou musulmane. Mais moi, je ne suis pas intéressé, moi. Ils m'emmerdent avec leurs religions. Moi, je suis quelqu'un de libre. Je fais ma vie sans rien devoir à personne. Point barre.

FABRICE

Pourtant, d'après ce que tu dis, tu es croyant.

BERNARD

Oui, et alors ? Dis-moi en quoi être croyant implique l'idée de pratiquer une religion.

Très gros plan sur le visage perplexe de Fabrice.

VICTOR

(regardant sa montre)  
Désolé Bernard, on va y aller.  
(il se lève, suivi de Fabrice)  
Demain, je bosse et je n'ai que cinq  
heures pour récupérer de ce week-end.

[12] EXTÉRIEUR NUIT, RUES PIÉTONNES D'UNE VILLE.

Fabrice et Victor rejoignent le centre-ville désert.

FABRICE

Il est unique.

VICTOR

Je sais. Il est sympa. Mais bizarre.  
Mais sympa. Mais bizarre. Mais sympa...

Ils rient.

VICTOR

On rejoint les filles ?

[13] EXTÉRIEUR JOUR, UN PARC.

Fabrice, vu de plongée, est étendu sur l'herbe et lit paresseusement un magazine.

UN CRI

AH !

Surpris, Fabrice sursaute et se retourne. Bernard, en contre-plongée, s'esclaffe de rire. Le jeune homme réagit par un haussement d'épaule et se replonge dans sa lecture. Vue en plongée.

BERNARD

(gai, adresse une tape franche et  
amicale à l'épaule de Fabrice)  
Excuse-moi, petit ! C'est une blague de  
potache que je ne fais jamais  
d'habitude. La tentation était trop  
forte ! Purée, la tête que tu as  
faite ! Tordant ! J'ai du te faire une

de ces peurs ! Excuse-moi, petit !

Bernard redevient sérieux et s'assied à côté de Fabrice, un peu froissé.

BERNARD

Tu es seul ? Victor est au travail ?

Fabrice se relève comme s'il s'était endormi et acquiesce d'un signe de la tête. Bernard est en contre-plongée : on ne voit pas son visage, caché par le soleil en contre-jour.

BERNARD

Pour me faire pardonner de ma plaisanterie, je t'offre quelque chose.

Fabrice se lève et se dirige vers la sortie du parc. Bernard le suit.

BERNARD

(avec une tape sur l'épaule)

Ça fait plaisir de se voir, hein petit ?

[14] INTÉRIEUR JOUR, L'APPARTEMENT DE BERNARD.

Fabrice et Bernard sont assis face à face à une table devant deux cafés. Plan fixe de la caméra sur les deux personnages, de profil, autour de la table.

BERNARD

(détaché, comme un monologue)

Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'étais attaché à la table de la cuisine familiale avec une laisse de chien. Ce qui ne m'empêche pas de toujours aimer ma mère. Tu ne connais pas la période des années 50-60. A l'époque, j'habitais à côté de Toulouse. Je me souviens que j'allais au bal en cachette. Je dansais avec les filles jusqu'à ce que mes parents viennent me déloger en plein milieu de soirée.

(amusé)

Maintenant que j'y pense, c'est inimaginable comme c'était drôle !

(il rit)

Je parlais de musique hier soir. Mon premier souvenir musical c'est Johnny Hallyday : quand j'avais dix-huit ans, je me souviens très bien que j'adorais danser sur l'air de la chanson *Retiens la Nuit*.

(il chante :)

« *Retiens la nuit*

« *Pour nous deux*

« *Jusqu'à la fin du monde.* »

(amusé)

Être obligé de faire le mur pour faire la fête m'a rendu fou pendant des années. Je pense que c'est de là que m'est venu le goût pour les bars et les cafés. Et aussi les femmes.

Clin d'oeil de Bernard.

FABRICE

Tu as travaillé dans un bar ?

BERNARD

Pas que dans un : dans mille, mon petit. J'ai été barman pendant plus de vingt ans. J'ai même travaillé chez Onassis pendant plusieurs mois ! Avec comme spécialité : les cocktails.

FABRICE

Et aujourd'hui métallurgiste.

BERNARD

Pour des raisons économiques. Mais aussi pour des choix personnels : travailler dans la fête et dans les flonflons est bien sûr tentant et agréable. Pourtant, j'ai toujours considéré que ce n'était pas ma voie. Comme je te l'ai dit, être barman a certainement été un moyen de rattraper le temps perdu, les bals que l'on m'a interdit lorsque j'étais jeune. Même si pendant des années j'ai jonglé avec le gin, le rhum ou la vodka, l'alcool, a

toujours été pour moi une sorte d'impureté.

FABRICE

Tu fais allusion à tes opinions religieuses.

BERNARD

Ne crois pas que je vis sur mon petit nuage. Je fais toujours des cocktails pour mes amis. J'ai appris très tôt à cuisiner et j'envie votre jeunesse : je n'ai pas eu la chance d'être libre comme vous l'êtes. J'aurais souhaité sortir avec des filles, danser plus souvent et voyager. Vous en avez de la chance. Moi, à mon époque...

[15] INTÉRIEUR NUIT, LE SALON DE BERNARD.

La main de Bernard caresse Cactus. Bernard et Fabrice sont assis côte à côte sur le divan devant deux assiettes vides. La télévision est allumée. Elle diffuse un sitcom.

FABRICE

Tu idéalises un peu trop notre époque. Il y a le chômage...

BERNARD

(le coupant vivement)

Qu'allez-vous croire, jeune homme ? Les vieux comme moi sommes plus touchés par le chômage que des gens comme toi. D'autant plus que tu as eu la chance de faire des études. Cette chance, je ne l'ai pas eu. Petit, j'étais prêt à te dire hier soir : « Tu ne connais pas ton bonheur. » Je ne l'ai pas fait car je considérais que ce n'était pas le moment. Et bien, je te le dis maintenant : profite de ta jeunesse. Tes vingt ans tu ne les auras qu'un temps. Petit, tu ne profites pas de ton bonheur. Et tu sais pourquoi ?

FABRICE

(ironique)

Je suppose que toi tu le sais.

BERNARD

(professoral)

Parce que, mon petit, tu es incapable de te projeter. Et tu sais pourquoi ? Tu sais pourquoi tu ne sais pas te projeter?

FABRICE

Je vais l'apprendre, je suppose.

BERNARD

Parce que tu n'as aucune idée de ce pour quoi tu es fait. Parce que tu ne te connais pas. Regarde-moi. J'ai quarante-trois ans. Je pourrais être ton père. Je ne le suis pas.

FABRICE

En effet, tu n'es pas mon père.

BERNARD

Je ne suis pas ton père, tu as raison. Même si je peux être une autre sorte de père pour toi. J'ai vingt ans de plus que toi. Et pourtant, tu es jaloux.

Bernard fixe Fabrice, attendant une réponse de sa part qui ne vient pas. Il pointe un doigt démonstratif vers ce dernier.

BERNARD

Dis-moi que ce n'est pas vrai !

FABRICE

Je ne vois pas où tu veux en venir...

BERNARD

(insistant)

Dis que ce n'est pas vrai !

FABRICE

Que ce n'est pas vrai ? Je ne sais pas. Peut-être.

BERNARD

(trionphant)

Ah ! Tu vois ? J'ai raison ! Ce vieux fou de Bernard a toujours raison ! TOUJOURS ! Tu verras avec le temps que je sais voir beaucoup de choses et que je ne me trompe jamais.

(de nouveau calme)

Tu ne m'envies pas pour mon physique - de ce côté-là, tu n'as pas à rougir - ni à cause de mon âge. Tu m'envies parce que je peux t'éclairer sur beaucoup de choses.

FABRICE

Lesquelles par exemple ?

BERNARD

(détaché, avec un geste d'indifférence)

C'est à toi de me le dire. Moi je m'en fous : si tu as des questions à me poser, pose-les-moi. C'est à toi de faire la demande.

FABRICE

(méfiant)

Tu joues avec moi. Tu me fais miroiter astucieusement tes sciences. Tu me provoques pour qu'ensuite je t'implore à genoux de m'instruire.

(ironique)

Dois-je t'appeler "Grand Maître" ou "Chef" ? Ô Grand Maître, instruis-moi !

BERNARD

(piqué au vif)

Ne te fous pas de ma gueule, hein ? Je ne suis ni ton maître ni ton chef ! Personne n'appartient à personne ! Je te dis simplement que je n'attends que tes questions. Je n'ai aucun conseil à te donner si ce n'est...

FABRICE

Si ce n'est ?

BERNARD

Si ce n'est mon avis.

FABRICE

Merci pour la nuance.

BERNARD

(démonstratif)

Et oui !

(il insiste sur le "oui")

ET OUI ! Tu es assez grand pour savoir ce que tu as à faire. Je ne suis ni ton gourou, ni ton maître, ni ton père, ni ton chef. Considère-moi comme un ami. UN AMI.

(très calme)

Pour moi, quoique tu dises, tu en es un. Car les amis, moi je sais les reconnaître. Je les vois du premier coup d'oeil.

FABRICE

Depuis quand ?

BERNARD

Depuis le premier instant où je t'ai vu. Depuis ma première poignée de main. J'ai senti au toucher une décharge électrique comme j'en ai rarement. Ce sont des signes qui ne trompent pas. Parce que nous avons déjà été amis, autrefois, dans une autre vie. Ça, j'en suis certain.

Bernard, pensif, regarde fixement Fabrice. Puis il se penche vers lui.

BERNARD

Hier, tu m'as pris pour un fou.

FABRICE

Toi, tu m'as pris pour un enfant.

BERNARD

Tu l'es encore, petit.

FABRICE

Fou, tu l'es.

BERNARD

Admettons.

FABRICE

Admettons que tu ne l'es pas : peux-tu me dire ce que tu attends ? Parce que c'est ce que tu disais hier.

BERNARD

Oh oui, j'attends ! C'est insupportable, mais je n'ai guère le choix. Je ne suis qu'un objet entre des mains qui nous dépassent.

(il regarde le plafond)

Si je suis seul c'est qu'il y a des raisons.

FABRICE

Celle, par exemple, d'être «entré en religion » comme tu le disais ? Tu es un moine ? Un truc comme ça ?

BERNARD

(amusé)

Ah, un moine ! Pourquoi pas après tout ? L'idée me plaît assez, d'autant plus que je suis incollable sur les livres saints, la *Bible*, le *Coran* et la *Kabbale* notamment. Il m'arrive régulièrement de faire des interventions à Paris, Marseille et Avignon pour des colloques.

FABRICE

Quel genre d'interventions ?

BERNARD

Ah ! Ça t'intéresse soudain ! Récemment, je suis intervenu sur l'apocalypse du *Livre de Daniel* ; il y a deux mois, c'était sur le chiffre dans le *Talmud*.

FABRICE

(surpris)

C'est de l'ésotérisme tout ça.

BERNARD

Appelle cela comme tu voudras. Disons que c'est une manière de ne pas perdre pied avec mes origines, ni avec ce que je suis.

FABRICE

Je ne sais pas si tu es fou ou génial.

BERNARD

C'est à toi de voir, petit. Et ce que tu peux penser, j'en ai rien à foutre. La vie, et plus encore l'opinion des gens, ça je m'en fous. Si je te disais que mon corps - ma « valise » comme je l'appelle, une valise qui n'est qu'un stupide réceptacle pour notre âme - j'en fais ce que je veux. Je fais par moment des voyages astraux où je rencontre mon maître, dans une autre vie.

[16] INTÉRIEUR NUIT, LA CHAMBRE DE BERNARD.

Bernard et Fabrice sont assis côte à côte. Un halo de lumière entoure le visage de Bernard, en gros plan.

BERNARD

Je t'ai menti.

FABRICE

À quel moment ?

BERNARD

Je t'ai menti lorsque je te parlais de notre temps. Je te disais que je voudrais y être jeune. Tu pensais que je l'aimais alors que je la hais. Je t'ai menti. Je n'aime pas notre époque. Elle m'est abominable mais elle ne durera pas éternellement. Elle

disparaîtra bientôt.

FABRICE

(troublé)

Tu parles de fin du monde ou je me trompe ?

BERNARD

Pas la « fin du monde » mais la fin d'un monde : le nôtre, mon petit.

FABRICE

Explique-toi.

BERNARD

Sache d'abord que je ne cherche pas à te convaincre. D'ailleurs, qu'aurais-je à y gagner ? Je te dis seulement ce pour quoi je vis, ce à quoi je pense.

FABRICE

C'est donc ça le signe que tu attends ? Victor le sait ?

BERNARD

Victor sait beaucoup de choses. De mon côté, je voulais t'en parler. J'ai beaucoup de respect pour toi. Je te considère comme un ami. Je ne veux pas te cacher ces choses.

FABRICE

Tu parles de cette « fin d'un monde » comme si c'était un événement proche ou comme si tu en étais l'acteur.

BERNARD

Ça l'est. Je connais beaucoup de choses sur ce monde. Ce n'est pas un hasard si moi, modeste ouvrier, je suis consulté par des scientifiques et même des hommes politiques.

FABRICE

En somme, un extralucide. Tu peux donc voir certaines choses sur moi ?

BERNARD

Certaines, oui. Je devine ton passé d'adolescent travailleur et rejeté par tes camarades. Je le vois même aussi nettement que je l'avais vécu. Plus nettement même. Tu as beaucoup souffert. Tes études t'ont servi à t'en sortir.

FABRICE

Et l'avenir ?

BERNARD

C'est plus compliqué. Il y a tout de même cette jeune fille brune aux yeux noisette. Il faudra que tu fasses très attention : elle te fera beaucoup souffrir. Tu tomberas bien bas, mon petit.

FABRICE

(troublé)

Une brune.

Bernard acquiesce, avec un sourire mystérieux. Fabrice réfléchit.

FABRICE

Ce don que tu as, d'où vient-il ?

BERNARD

« Don » est en effet le mot juste. C'est un extraordinaire privilège, privilège provisoire puisqu'il sera repris à la fin des temps.

FABRICE

Fin du monde... Fin des temps... Tu prophétises... On est en pleine apocalypse !

BERNARD

C'est difficile à admettre. Pourtant, l'apocalypse fait partie des préoccupations des hommes, avec raison, depuis qu'ils sont sur cette terre. Ouvre les yeux : nos sociétés

déclinent. Elles ne prospèrent plus. Elles battent de l'aile. Nous sommes étouffés par la surpopulation et la pollution. Relis l'Apocalypse de Jean puis regarde le monde dans lequel tu vis : le Mal pourrait partout, jusque dans les eaux et dans le ciel.

FABRICE

L'allégorie est facile.

BERNARD

Facile mais lumineuse. Dans l'Apocalypse, il est dit qu'une étoile tombera du ciel et asphyxiera la terre. L'étoile porte le nom « d'absinthe ». Or, sais-tu comment se dit « absinthe » en ukrainien ? Non ? Je te le donne en mille : « Tchernobyl », le nom de la centrale nucléaire ukrainienne qui a explosé, il y quatre ans.

FABRICE

Admettons. Et toi, que viens-tu faire dans cette histoire ?

BERNARD

(avec un air de prophète)

Il existe un jeune homme. Il a aujourd'hui environ ton âge. J'ignore où il habite. Ce garçon, très intelligent, termine sa formation. Une formation proprement diabolique puisque ce garçon est l'Antéchrist. Imagine Adolf Hitler, Staline ou Mao encore adolescents. En pire. Je prévois un ravage abominable à cause de ce garçon. Mon rôle c'est d'empêcher d'agir cet Antéchrist.

FABRICE

Ton rôle ? Tu serais le Messie ?

BERNARD

C'est toi qui le dis. Écoute-moi,

petit: j'ai un rôle à tenir. Et je le sais depuis un voyage que j'ai fait à Jérusalem il y a cinq ans de ça. J'ai vraiment eu LA révélation. Pendant une semaine, je n'ai carrément pas atterri. J'étais comme fou. Rendu fou par cette révélation. Et depuis, rien n'est plus comme avant. Parce que moi je n'en ai rien à foutre de notre société, de ce monde. Je suis là pour une mission capitale. Et je l'accomplirai quoi qu'il arrive. Quoi qu'il arrive. Et si je dois marcher sur quelqu'un, si même je dois tuer celui ou celle qui est un obstacle, crois bien que je n'hésiterai pas. Je n'en ai rien à foutre. Rien. Je suis protégé. Quoi qu'il arrive. Et même si je dois faire de la taule, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? J'en ferai. Et alors ? Mais ma mission sera accomplie, malgré tout.

FABRICE

(secoué)

Même tuer ?

BERNARD

On ne fait pas d'omelettes sans casser d'oeufs. Surtout pour ce genre de missions. Et puis, tuer n'est pas un problème. Même sans arme. Regarde.

Bernard place deux doigts au niveau de la tranchée artère de Fabrice.

BERNARD

D'un simple mouvement de doigts. Comme ça.

FABRICE

Ne fais pas le con.

Bernard retire ses doigts.

BERNARD

Crois bien que je ne déconne pas. J'ai

une mission. Contre l'Antéchrist. Le reste, mon boulot, cette baraque, c'est rien.

FABRICE

C'est fou ! Comment vois-tu tout cela ?

BERNARD

C'est un don que je ne peux pas expliquer. Nous ne sommes que des hommes. Certains mystères nous échappent. Celui-ci notamment. L'avenir dira que j'ai raison.

La main de Bernard caresse celle de Fabrice qui la retire, gêné.

[17] INTÉRIEUR JOUR, LE SALON DE VICTOR.

Les volets sont fermés. Plan général et lent zoom. Un mince filet de lumière naturelle offre un éclairage de soupirail. Fabrice est allongé sur le divan et lit la Bible. Le bruit de la porte d'entrée se fait entendre. Victor apparaît et fait un petit signe de la main par l'embrasure de la porte du salon. Il traverse le couloir de l'appartement. Il se déshabille paresseusement et entre dans la salle de bain. La lumière crue donne à la pièce une atmosphère aseptisée. Il ouvre le robinet de la baignoire et commence à se raser. Fabrice se lève et rejoint le couloir d'où il écoute son ami.

VICTOR

(sans se retourner)

Tu vas avoir une occasion en or pour Rose. Ce soir, j'organise un repas ici. Je l'invite. Alexandrine sera également de la fête.

FABRICE

Et Bernard ? Il peut venir ?

Victor se retourne et regarde froidement Fabrice.

VICTOR

Bernard ? Je ne sais pas. Je préfère qu'il ne vienne pas. Il ne me plaît pas. Ses délires me font flipper.

[18] INTÉRIEUR NUIT, LE SALON DE VICTOR.

Alexandrine est assise sur les genoux de Victor. Ils s'embrassent et rient de manière complice sous les regards inquisiteurs de Fabrice et de Rose, assis l'un à côté de l'autre sur une chaise. La table centrale est amoncelée de couverts, de plats sales et de bouteilles vides.

VICTOR

(à Alexandrine en montrant son décolleté)

C'est pas mal ce petit machin...

Elle éclate de rire.

FABRICE

(à Rose)

Tu seras la bienvenue à Paris. Je me suis trouvé une chambre de bonne pas loin du Panthéon.

ROSE

(à Victor)

Je vais t'étonner : je n'ai jamais été à Paris.

ALEXANDRINE

(à Fabrice)

Paris, je ne connais pas non plus.

La sonnerie de la porte retentit.

VICTOR

(se levant)

Ça doit être Bernard.

(il soupire. Pour Fabrice :)

Je l'ai invité pour toi.

FABRICE

(à l'oreille de Rose)

Tu vas voir, il est génial.

ROSE

Qui ça ?

ALEXANDRINE

(à Victor)

Tu ne l'avais pas invité pour bouffer ?

VICTOR

Il n'était pas libre avant dix heures.

Victor sort du salon et fait entrer Bernard.

BERNARD

(pour Victor)

Excuse-moi mon grand, je suis en retard.

VICTOR

T'inquiète. On t'a laissé du gâteau. Tu connais Fabrice.

(il fait les présentations)

Tu connais Alexandrine je crois. Rose.

Bernard détaille les occupants de la pièce un long moment. Il s'attarde sur les deux jeunes filles. Il hésite. Puis, il s'approche et sert leur main.

BERNARD

Mesdemoiselles.

(il adresse un signe de main évasif à Fabrice)

Et bien accompagné à ce que je vois.

FABRICE

Et oui.

ALEXANDRINE

On ne vous a pas attendu.

BERNARD

Vous avez bien fait. Je reviens à l'instant du boulot. J'ai juste eu le temps de me laver et de m'habiller décemment.

ROSE

Vous travaillez où ?

BERNARD

(avec un air outré)

Je travaille n'importe où il vous

plaira. Mais par pitié : premièrement, pas de « vous » entre nous et deuxièmement, comme vos amis, appelez-moi Bernard.

ROSE ET ALEXANDRINE

(simultanément)

OK, Bernard.

Elles éclatent de rire. Bernard ôte sa veste et s'assied sur la dernière chaise libre de la salle.

BERNARD

Pour répondre à votre question, je travaille chez Durozier. Je suis agent de maîtrise.

ROSE

Vous êtes... Tu es d'ici ?

BERNARD

(désignant d'un geste vague la fenêtre de la pièce qui donne sur la rue)

J'habite rue Desjardins, à quelques minutes d'ici. Si vous êtes du coin, je suppose que nous nous croisons régulièrement.

ROSE

Nous ne nous sommes jamais croisés.

BERNARD

(charmeur)

Nous pourrions.

FABRICE

(avec un accent de fierté)

Bernard est hyper calé en parapsychologie.

Un silence suit cette information. Bernard paraît à la fois gêné et fier. Il laisse échapper un sourire.

BERNARD

C'est un bien grand mot :  
« spécialiste »...

ROSE

Parapsychologie ? Tu t'y connais ? Tu peux prévoir mon avenir ? Tu lis sur les lignes de la main ? Ou avec des cartes à jouer ? C'est ça ?

BERNARD

Pas seulement prévoir le futur : voir également le passé de chacun. J'ai le don de faire régulièrement des voyages astraux : sortir mon esprit de mon corps, si vous voulez. Tout cela n'a rien de surprenant : ce sont des choses que les plus grands savants connaissent depuis la nuit des temps, ça ainsi que l'astrologie. Par exemple, je sais que tu n'es pas originaire de la région. Ton déménagement a été extrêmement douloureux. Un problème familial ?

FABRICE

(intrigué, à Rose)

C'est vrai ?

ROSE

(très troublée, désigne Bernard à Alexandrine)

Je ne le connaissais pas ce... monsieur avant.

(à Bernard)

J'étais de Montpellier avant que mes parents ne divorcent. J'ai suivi ma mère qui habite ici depuis cinq ans avec mon beau-père. Qui lui aussi s'est cassé, l'an dernier.

BERNARD

Quant à l'avenir : fais attention à tes études. Cette année va d'ailleurs être décisive dans ta vie professionnelle, comme dans ta vie privée.

ALEXANDRINE

Comment tu vois tout ça ?

ROSE

Sans pendule, ni cartes ni boule de cristal ? Sans rien de tout ça ?

BERNARD

Ce ne sont que des gadgets faits pour le folklore. La voyance c'est quelque chose autrement plus secret et intime. Imaginez des visions. Des flashes. C'est de l'instinct hyper développé, en quelque sorte.

(il rit)

Je vous vois tous avec des têtes extraordinaires ! Je ne suis pas le diable, les enfants !

VICTOR

Moi, je ne crois pas à ces trucs. Excuse-moi, Bernard : pour moi, c'est des conneries.

ALEXANDRINE

Moi, je ne sais pas.

BERNARD

C'est votre droit.

ROSE

Que vois-tu encore ?

FABRICE

La fin du monde.

ROSE

(à Bernard)

La fin du monde ?

BERNARD

Fabrice ! tu vas inquiéter ces demoiselles...

(à Rose et Alexandrine)

J'ai des images peu précises mais suffisamment puissantes pour que j'en parle avec assurance. J'arrive à voir les grands événements : l'invasion de notre continent par des populations du sud, une guerre entre hommes et femmes

et la fin de notre société occidentale.

FABRICE

(pensif)

La fin du monde.

ROSE

Ah ouais ?

VICTOR

(embrasse fougueusement

Alexandrine qui éclate de rire)

Malheur sur nous ! Profitons vite de nos derniers jours, mon amour !

BERNARD

À cause de Fabrice, vous m'obligez à caricaturer. Mais par pitié, les enfants, ne faites pas de moi un grand gourou.

ROSE

Ne le prends pas mal Bernard mais qui nous dit que ce que tu nous racontes est vrai ?

BERNARD

Vous êtes libre de croire ce que vous voulez. D'ailleurs, en ce moment, je n'essaie pas de vous convaincre. Je viens à un dîner sympa, parce que Victor a bien voulu m'inviter. C'est tout. Seulement, Rose, dis-toi bien une chose: nous sommes bien loin de connaître tous les mystères de la vie. L'inconscient et l'esprit sont une gigantesque masse immergée. Freud te le dirait lui-même. À son époque, ses observations étaient complètement absurdes. La même chose se produit pour l'hypnose : elle est considérée par beaucoup comme du charlatanisme alors qu'elle est utilisée régulièrement dans les services secrets du monde entier. C'est en passe d'être une science reconnue dans toutes les universités.

D'ici plusieurs années, la même chose se passera pour l'astrologie. La réincarnation elle-même est une vérité reconnue et célébrée par une grande partie de l'humanité actuelle...

ROSE

(surprise et amusée)

La réincarnation ?

BERNARD

La réincarnation et les sept vies que nous avons tous. J'en suis à ma septième et dernière...

VICTOR

(ironique)

Ah ouais ?

ALEXANDRINE

(amusée)

T'étais quoi avant ? Un fakir ? Un moustique ? Napoléon ?

BERNARD

(amusé)

J'ai le vague... « souvenir » d'avoir été un homme préhistorique. Je vivais de chasse, de cueillette et de pêche uniquement. C'était à des lieues de la vie contemplative, mes petits ! Mes seuls soucis : chasser, manger et baiser.

FABRICE

La belle vie, quoi !

BERNARD

(indifférent)

J'ai ensuite été scribe sous le pharaon Ramsès III.

ALEXANDRINE

Formidable !

BERNARD

Une vraie vie de prince. Jusqu'à ce

qu'un dignitaire me poignarde dans le dos...

VICTOR

Merde, alors.

BERNARD

Ne ris pas : je sens encore de manière très vive une douleur lorsqu'on me touche la nuque. Je suis certain que c'est dû à cet assassinat.

FABRICE

Troublant.

BERNARD

Au XVIIe siècle, j'ai été eunuque dans le harem de Soliman le Magnifique.

ROSE

Aïe !

BERNARD

(avec verve)

Attendez, vous allez rire. Eunuque, oui. Mais pas complètement. Mes maîtres ne m'avaient pas bien coupé. Si bien que je pouvais faire l'amour avec les femmes du sultan grâce au petit bout de queue qui me restait. Et ce n'est pas fini, les enfants ! Deux siècles plus tard, j'ai été prostituée sous la reine Catherine II de Russie.

Les quatre jeunes gens éclatent de rire.

BERNARD

J'ai été un homme d'affaire puissant sous la reine Victoria puis jeune poilu au début de ce siècle. J'ai fini gazé au Chemin des Dames à vingt ans.

FABRICE

Et te voilà ce soir !

ROSE

Tu es donc à ta septième vie...

VICTOR

... et dernière.

ROSE

C'est passionnant.

BERNARD

(pensif, le visage en gros plan,  
regarde fixement Rose)

Et oui. C'est toute une histoire, ma  
petite. Une très longue histoire.

[19] EXTÉRIEUR JOUR, UNE PLAGE DE LA MÉDITERRANÉE.

Victor, Fabrice, Rose et Alexandrine, en maillots de bain, sort de l'eau. Les deux filles se sèchent. Victor embrasse amoureusement Alexandrine. Fabrice sort un appareil photo. Il prend une série de clichés de ses trois amis qui miment des allures clownesques. Alexandrine taquine Fabrice en le provoquant malicieusement par des poses aguicheuses. Par moment, cependant, la jeune fille a un air sombre et troublé. Victor, à son tour, prend une série de photographies, dont Fabrice, hilare, tenant par les épaules Rose et Alexandrine. Musique sombre (Schoenberg ou Berg)

[20] INTÉRIEUR NUIT, UNE IMMENSE SALLE DE BAIN.

Plan séquence. Un maillot de bain deux pièces est étalé par terre aux pieds de la baignoire aux côtés de sandalettes noires. Lumière blanche. Atmosphère froide et aseptisée. Carrelage immaculé et néons blancs. Une jeune femme en train de se prélasser dans une baignoire. C'est Rose, à peine reconnaissable. Son visage est marqué. La jeune fille est pensive et bouleversée. Elle plonge sa tête au fond de l'eau et y reste de longs instants comme si elle allait se noyer. Elle ressort la tête vivement, le souffle coupé. Pas de bande son.

[21] EXTÉRIEUR JOUR, LA GARE D'AVIGNON.

Victor et Fabrice marchent rapidement le long des quais animés de la gare.

VICTOR

Prend soin de toi.

FABRICE

Tu as mon adresse ?

VICTOR

Oui, c'est bon. On se tient au courant ?

FABRICE

No *problemo*. Au fait, tu as des nouvelles de Bernard ?

VICTOR

Négatif. Disparu de la circulation depuis notre dîner.

FABRICE

Domage. J'aurais bien aimé le voir une dernière fois.

VICTOR

Je lui passerai ton bonjour si jamais je le recroise. Paraît qu'il a démissionné de sa boîte et qu'il a déménagé.

FABRICE

Ah ouais ?

Ils s'arrêtent devant la porte d'un wagon.

VICTOR

En tout cas, je te le dis : méfie-toi de lui. Il aurait tendance ce mec à se prendre pour Jésus. Et moi, j'aime pas ça.

FABRICE

(évasif)

Tu dis ça parce qu'il est original.

VICTOR

Parce que tu le trouves normal ?

FABRICE

Pas plus que toi. Pas plus que Rose ou

Alex.

VICTOR

(grave)

T'as des nouvelles d'elle ?

FABRICE

De qui ?

VICTOR

(agacé)

De qui qu'il me demande ? Mais de Rose, banane ! Tu l'as vu ces derniers temps ?

FABRICE

Pas depuis la dernière sortie à la plage, non.

VICTOR

T'as son adresse ?

FABRICE

Non.

VICTOR

Tiens

Il sort un billet de sa poche et le tend à fabrice.

FABRICE

Je sais pas si je vais l'appeler.

VICTOR

(lui glissant le billet dans une poche du jean de Fabrice)

Tiens, je te dis ! Je veux pas savoir ce que tu vas faire une fois rentré chez toi. C'est pas parce que ç'a pas marché cet été que plus tard, hein ?

(avec un clin d'oeil)

On sait jamais : elle veut peut-être avoir de tes nouvelles. Et ne me remercie pas, surtout pas.

FABRICE

(presque honteux)

Merci.

Annnonce de la SNCF du prochain départ du train pour Paris.

VICTOR

(faisant signe à Fabrice de se  
dépêcher)

Allez, grouille ! Tu vas louper ton  
train.

Fabrice monte dans un wagon et fait un dernier salut de la  
main à Victor. Les portes du train se ferment. Le train  
s'éloigne.

[22] INTÉRIEUR JOUR, UN WAGON.

Gros plan, zoom et très gros plan sur le visage de Fabrice  
en train de dormir. Il a la tête appuyée contre une vitre  
du train.

FONDU  
ENCHAÎNÉ.

[23] INTÉRIEUR NUIT, UNE SALLE DE FÊTE.

Un mariage. La caméra s'attarde sur des scènes de fête, en  
particulier sur une danse de la brioche vendéenne : le  
marié et un autre homme portent à bout de bras, tout en  
dansant sur un air d'accordéon, une sorte de brancard sur  
laquelle repose une grosse brioche vendéenne.

Fabrice reste seul à part, tenant à la main un verre de  
Muscadet. Discussions animées et rires autour de lui mais  
Fabrice reste sombre et isolé. Les lumières se tamisent. Un  
orchestre diffuse un slow des années 80. Une jeune femme, à  
peine visible, mais à la démarche et au physique  
ressemblant à Alexandrine s'approche de Fabrice.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Excuse-moi. T'es seul ?

FABRICE

(surpris)

Ouais.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

J'suis avec ma copine, là-bas. C'est la  
fille à la jupe verte. Avec le haut

jaune.

Elle montre une deuxième jeune fille, que l'on distingue à peine mais qui ressemble à Rose.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Elle te voit depuis tout à l'heure et elle voudrait danser avec toi mais elle est super timide. Et vu que t'es seul... Ça te dirait de l'inviter à danser ?

(à l'oreille)

Mais que danser. OK ?

FABRICE

(soudain joyeux)

Avec plaisir.

Signe de victoire de la première jeune fille pour la seconde. Fabrice pose son verre et rejoint cette dernière.

[24] INTÉRIEUR NUIT, LA MÊME SALLE DE FÊTE.

Fabrice danse avec la seconde jeune fille. On distingue toujours très mal cette dernière. Ils parlent mais la musique couvre leur voix.

Très gros plan sur les lèvres de la jeune fille qui s'approche de l'oreille du jeune homme.

SECONDE JEUNE FILLE

Je t'aurai, Fabrice. JE T'AURRRRRRAI.

Sursaut effrayé de Fabrice. La jeune fille s'écarte de lui. Elle reste dans l'ombre mais le regarde froidement. Très gros plan sur ses yeux. Les yeux ressemblant à ceux de Rose. Fabrice reste seul sur la piste de danse. Il titube. Une femme d'une quarantaine d'années le prend par le bras.

FEMME

Fabrice. Ça fait un bail. Comment tu vas, mon grand ? Tu me reconnais ? Je suis la voisine de tes parents.

FABRICE

(troublé)

Bien sûr.

FEMME

Comme tu as grandi. Tu deviens quoi ?

Fabrice cherche du regard la danseuse.

FABRICE

Ce que je deviens ?

[25] INTÉRIEUR NUIT, LA MÊME SALLE DE FÊTE.

Fabrice dans cette fois avec la femme qui l'a alpagué. Ils semblent s'amuser. Fabrice éclate de rire.

FEMME

Je te ramène ?

FABRICE

Ça te dérange pas ?

[26] INTÉRIEUR NUIT, UNE VOITURE STATIONNÉE ENTRE DEUX FERMES ISOLÉES.

Fabrice et la femme s'embrassent. Il lui découvre les seins, les observent longuement, sans s'avoir quoi faire. Elle le guide pour qu'il les embrasse. Mais elle l'arrête.

FEMME

Pas ici. Pas maintenant. Mais passe me voir demain. En soirée.

[27] EXTÉRIEUR JOUR, UN PAYSAGE DE BOCAGE.

Fabrice marche dans la campagne d'un bocage de l'ouest de la France. Il hésite et rejoint une ferme.

[28] INTÉRIEUR JOUR, UN SALON.

La femme d'une quarantaine d'année embrasse Fabrice. À ses vêtements, un jean sale, une parka sur un pull-over défraîchi et des bottes, on devine que c'est une agricultrice. Elle a un visage fatigué mais souriant.

FEMME

Tu es en avance. Je t'attendais plus

tard. Je viens juste de terminer.

Elle ôte sa parka. Fabrice ôte sa veste qu'il pose sur un fauteuil.

FEMME

Sers-toi quelque chose. Pendant ce temps je vais prendre une douche. À moins que tu ne veuilles sentir l'étable.

FABRICE

Seule ?

Elle sourit mais ne répond pas. Elle enlève son pull.

FABRICE

Je t'accompagne ?

Elle rit de nouveau. Pas de réponse. Elle quitte le salon tout en enlevant ses derniers vêtements.

FEMME

Tu as fais quoi aujourd'hui ?

FABRICE

Bof, rien.

Il ouvre une armoire, ouvre une bouteille de Porto et se sert un verre. On entend en off le son de la douche et la voix de la femme qui poursuit la conversation.

FEMME

On fait jamais rien. Jamais. Tu t'es bien occupé aujourd'hui ?

FABRICE

Hein ?

FEMME

(élevant la voix)

Tu as bien fait quelque chose.

FABRICE

Tu peux parler plus fort ? J'entends rien.

Il se déplace en direction de la salle de bain.

[29] INTÉRIEUR JOUR, UNE SALLE DE BAIN.

Fabrice s'appuie contre le lavabo de la salle de bains.

FEMME

Je disais : tu as bien fait des choses aujourd'hui ? Des amis à voir ? Des promenades ? De la lecture ? De la télé ?

FABRICE

Ouais. Un peu. Un peu de tout ça. Et toi ?

FEMME

Moi ? Rien de particulier. La ferme toute la journée. Les enfants m'ont passé un coup de fil de chez leur père tout à l'heure, avant que tu arrives.

(un temps)

Et puis, je t'attendais.

Pas de réponse de Fabrice. Il prend un air blasé.

FEMME

J'avais hâte.

FABRICE

Moi aussi.

Fabrice se déshabille et entre dans la douche. Elle l'accueille avec un cri de surprise et de contentement.

[30] INTÉRIEUR JOUR, UNE CHAMBRE

Fabrice et la femme font l'amour. Long plan séquence sans musique. Réalisme. Une fois que Fabrice a joui, le couple reste allongé quelques secondes sans parler.

La femme se lève et s'habille.

FEMME

Je passe voir tes parents demain.

Fabrice, toujours allongé nu sur le lit, s'assied. Pose impudique.

FABRICE

Pourquoi ?

FEMME

J'ai des trucs à voir avec eux.

Elle éclate de rire.

FEMME

Mais ne t'inquiète pas mon grand...

FABRICE

(en colère)

Ne m'appelle pas « mon grand » ! J'aime pas. « Mon grand » : j'aime pas !

FEMME

(surprise)

Si tu veux... Fabrice.

(le visage fermé)

Je dois le voir pour affaires, ton père. J'ai quelques... disons... quelques problèmes avec la ferme. Il peut peut-être... on peut faire affaire. De toute façon, je m'en sortirai. Après tout, ce n'est pas la fin du monde.

Elle s'approche de Fabrice et l'embrasse amoureusement sur les lèvres.

FEMME

Mais ne t'inquiète pas... mon chéri. Je ne lui dirai rien pour nous deux. Nous deux, c'est notre secret à tous les deux. Rien que nous deux. Notre secret. Il ne saura rien.

FABRICE

Promis ?

FEMME

Promis. Ça vaut mieux pour toi. Et surtout pour moi. Je pense que ça lui ferait peur. Pour des tas de raison.

La femme se couche sur le lit et se blottit contre Fabrice.

FEMME

Je me sens seule. Toute la journée je me sens seule.

FABRICE

Maintenant je suis là.

FEMME

(avec un sourire poli)

Oui. Tu es là.

FABRICE

Je te quitterai pas. Jamais je te quitterai.

FEMME

Tu es gentil. Mais...

FABRICE

Mais ?

FEMME

Même une « vieille » comme moi ?

FABRICE

(s'insurgeant)

T'es pas vieille !

FEMME

Un peu, quand même. Par rapport à toi. J'ai des enfants. Un travail. J'ai connu... quelques hommes. Et toi ?

FABRICE

Moi aussi j'ai connu des choses. Des femmes aussi.

FEMME

Ah oui ?

FABRICE

Si je te le dis.

FEMME

Un homme d'expérience, quoi.

FABRICE

Tu connais des trucs. Mais moi aussi.

FEMME

(amusée)

Mais je n'en doute pas.

FABRICE

Tu m'aimes ?

FEMME

(lui caressant une joue)

Tu es un amour.

Ils s'embrassent.

[31] INTÉRIEUR JOUR, UNE CUISINE.

Autour d'une table, un homme d'une soixantaine d'années, le père de Fabrice. Celui-ci est assis à sa droite. En face des deux hommes, la femme. Entre eux, une carte dépliée. L'atmosphère est lourde. Fabrice ne dira rien pendant toute cette séquence.

LE PÈRE DE FABRICE

Tu n'as rien à vendre. Tu ne fais rien du bois. Ni entretenu ni rien du tout. C'est une misère à voir. Tandis que si tu me le cèdes tu gagnes quelque chose.

FEMME

Mon père n'aurait pas accepté que je vende. Sentimentalement...

LE PÈRE DE FABRICE

Les sentiments ne remplissent pas le frigo. On sait que tenir une ferme pour une femme seule c'est compliquée.

FEMME

Ma vie privée ne vous regarde pas. Je me suis toujours démerdée toute seule, sans rien devoir à personne.

LE PÈRE DE FABRICE

C'est tout à ton honneur.

FEMME

Je ne dis pas que c'est facile mais vendre cet étang et les terres autour

pour 20 000 balles c'est se foutre de la gueule du monde.

LE PÈRE DE FABRICE

Tu n'es pas au courant du prix de ce genre de terrain. On peut rien y faire. Pas plus toi que n'importe qui. Tandis que moi, ce bois me permettra de creuser un petit étang pour ma famille.

Un regard complice du père pour Fabrice.

FEMME

Sous prétexte que j'ai quelques ennuis, vous venez racler hectare après hectare les terres de mon père.

LE PÈRE DE FABRICE

Non. Mon but c'est de faire affaire. On sera gagnants tous les deux.

FEMME

Vous parlez pour vous. 20 000 balles c'est se foutre de la gueule du monde.

LE PÈRE DE FABRICE

C'est le prix.

FEMME

C'est un bien de famille. Mon père...

LE PÈRE DE FABRICE

(la coupant)

Ton père, puisque tu en parles, t'aurait dit - et je le connaissais très bien, c'était un ami - il aurait dit, ton père : « ma fille, ne t'accroche pas à quelques ares si ça te met dans la merde ». Moi, ce que j'en dis, c'est en souvenir de ton père et c'est aussi pour toi, pour que tu puisses vivre... mieux.

FEMME

Merci de votre sollicitude mais j'arrive très bien à me débrouiller seule.

Geste de résignation du père. Regard de détresse de la femme pour Fabrice qui reste impassible. Elle se lève.

LE PÈRE DE FABRICE

Bon, je te refais ma proposition. C'est un bon prix. Réfléchis. Réfléchis bien, surtout. On ne t'en offrira jamais de mieux.

La femme lui serre la main, sans un regard pour Fabrice. Elle sort de la pièce.

[32] INTÉRIEUR NUIT, UNE CUISINE.

Autour d'un dîner, le père de Fabrice, sa mère - une femme d'une cinquantaine d'années - Fabrice, sa soeur - une adolescente d'une quinzaine d'années - et son frère - un enfant d'une dizaine d'années. Un chien est couché au pied de la table. La télévision est allumée sur un journal télévisé. Aucun autre bruit que celui de ce poste de télévision et des couverts. Le père de Fabrice se lève.

LE PÈRE DE FABRICE

(pour Fabrice)

Elle est trop conne de s'accrocher à quelques terres.

(il éclate de rire)

« Par sentimentalisme », qu'elle a dit.

« Par sentimentalisme ».

FABRICE

Ces terres doivent compter beaucoup pour elle. Je suppose.

LE PÈRE DE FABRICE

Tu supposes beaucoup, Fabrice. Sauf que quand tu seras un peu plus mûr et avec un peu plus de plomb dans la tête, tu t'apercevras que le sentimentalisme ne nourrit pas son homme. Et elle, elle l'a pas compris.

Fabrice se lève sans un mot.

FABRICE

Je sors la chienne.

Il sort de la cuisine en appelant l'animal qui le suit.

[33] EXTÉRIEUR NUIT, LA CAMPAGNE.

Fabrice accompagne le chien dans sa promenade loin de la ferme familiale. Loin devant lui, il observe la ferme de sa maîtresse. Une fenêtre est allumée. Fabrice hésite mais fais demi-tour.

FABRICE

(au chien)

Allez, viens Malika. On rentre.

[34] INTÉRIEUR NUIT, LE SALON DE LA FEMME.

Elle est assise dans un fauteuil devant une table basse sur laquelle est posée une bouteille de whisky et un album photo. La femme tourne les pages lentement, s'arrêtant longuement sur des photos d'enfants, de mariages, de fêtes, de bonheurs familiaux.

Elle prend un objet derrière elle. C'est un fusil. Elle place le canon contre son coeur, ferme les yeux et tire.

FONDU  
ENCHAÎNÉ

[35] EXTÉRIEUR JOUR, PARIS EN AUTOMNE.

Vue en plongée de la Sorbonne et des quartiers alentours. Fabrice, habillé chaudement, marche à pas pressés vers l'une des entrées principales de l'université. Nerveux, il regarde avec impatience sa montre.

[36] EXTÉRIEUR JOUR, LA SORBONNE.

À l'entrée de l'établissement, Fabrice aperçoit une jeune fille de dos qui distribue des tracts à des étudiants. Fabrice ralentit son allure afin d'observer cette dernière. Il arrive à sa hauteur. La jeune fille se retourne : c'est Rose. Elle a coupé ses cheveux. Elle reconnaît à son tour Fabrice.

FABRICE

(surpris)

Rose ?

ROSE

(surprise)

Fabrice ! Le monde est petit ! Salut.

Ils s'embrassent amicalement.

FABRICE

Qu'est-ce que tu fous ici ?

ROSE

(en montrant son paquet de prospectus ainsi qu'un petit sac en bandoulière)

Tu vois : je distribue des tracts.

FABRICE

Je vois cela. Montre.

Elle lui tend un tract et poursuit sa distribution.

FABRICE

(lisant)

« Soirées culturelles »... « La vie éternelle à travers l'Histoire... Lundi 21 heures »... « Association Homme et Esprit »...

(intrigué, Fabrice fixe Rose)

« Association Homme et esprit » : Tu travailles là ?

ROSE

Oui... Enfin... J'y suis bénévole depuis septembre.

(un temps)

La réunion de ce soir t'intéressera. Tu viendras ? On pourra parler.

FABRICE

(rendant le tract)

Peut-être.

Fabrice lit sa montre.

FABRICE

Excuse-moi, je suis pressé : un cours.  
Par contre, si tu es dans le coin dans  
deux heures, on peut se retrouver ici  
prendre un café.

ROSE

À tout à l'heure.

Fabrice s'éloigne rapidement laissant Rose à son activité.

[37] EXTÉRIEUR JOUR, UNE RUE PRÈS DE LA SORBONNE.

Fabrice et Rose arpentent les rues tout en discutant.

ROSE

Je suis arrivée à Paris en septembre.  
J'ai abandonné l'école : trop marre. Ça  
sert à rien l'école. C'est pas la vie,  
tu vois ?

FABRICE

Je croyais que tu voulais passer ton  
bac.

ROSE

Je devais. Mais je me suis frittée avec  
mes parents. Et voilà, tout simplement.

FABRICE

Tout simplement ?

ROSE

(gênée)

C'est un peu plus compliqué.

Après une pause, la jeune fille prend un air joyeux et  
entraîne par la main Fabrice.

ROSE

Viens, il faut que je te présente  
quelqu'un !

FABRICE

Qui ?

[38] INTÉRIEUR JOUR, UN IMMEUBLE ANCIEN.

Fabrice et Rose montent au deuxième étage.

ROSE

Ce n'est pas tout à fait neuf mais on s'occupe de tout réaménager. Dans deux mois, ce sera parfait. Tu verras.

[39] INTÉRIEUR JOUR, UNE GRANDE PIÈCE EN TRAVAUX.

Des chaises, des bureaux, des meubles, des dossiers et des caisses sont dispersés dans le vaste espace. Au milieu de la salle, se tient un homme de petite taille que l'on voit d'abord de dos. Il donne calmement des ordres à deux jeunes hommes qui s'empressent en transportant caisses et dossiers d'un bout à l'autre de la pièce. Rose reste en retrait.

L'HOMME

(aux déménageurs)

Pour l'instant, vous vous contentez d'empiler les classeurs au fond à gauche.

Fabrice s'avance. Rose reste en retrait.

FABRICE

(surpris, reconnaît l'homme)

Bonjour Bernard.

Bernard se retourne.

BERNARD

(surpris et joyeux)

Bonjour, petit. Que je suis content de te voir ! Tu es venu nous rendre une petite visite ?

FABRICE

(montrant Rose)

Grâce à Rose.

Rose s'avance, adresse un geste de la main à Bernard qui lui répond par un sourire. Bernard entraîne Fabrice sur le palier.

BERNARD

Pour une surprise...

(il adresse une tape amicale à Fabrice)

Tu es épanoui, mon petit. Ça fait plaisir à voir ! Comment ça se passe l'école ?

FABRICE

Pas mal. Mais toi, alors ? Tu ne m'avais pas dit que tu t'installais à Paris. Sinon on se serait vus avant.

BERNARD

Parce que ce n'était pas prévu.

(il montre la salle derrière lui)

Comme tu le vois, j'aménage ici mon gîte, mon travail et mon avenir. Il y a eu un concours de circonstance : je me suis fait virer de mon travail en août. ç'a été l'occasion unique de donner un nouveau virage à ma vie et de commencer ma vraie mission.

FABRICE

Ta mission ?

BERNARD

Celui des conférences et de mon combat pour le Bien et l'Esprit. Étant donné que j'étais énormément sollicité, j'ai créé ma propre association, « Homme et Esprit ».

(il se retourne et désigne l'appartement de l'association)

Son siège est sous tes yeux. Nous avons acquis l'appartement il y a à peine trois jours grâce à de généreux donateurs. Il y a encore des travaux mais cela ne nous fait pas peur. D'autant plus que l'association marche plutôt bien : nous fêtons notre dixième conférence et notre cinquantième membre ce soir.

FABRICE

Félicitations.

Ils retournent dans la pièce où Rose ouvre une caisse.

**BERNARD**

Pour fêter nos retrouvailles, je t'invite à notre rassemblement.

(il se désigne avec emphase)

Organisé et commenté par votre serviteur.

**FABRICE**

Voilà donc ta grande mission lancée.

**BERNARD**

(avec un geste d'ignorance)

Dieu seul le sait. Après tout, nous ne sommes tous que des jouets. Nous sommes moins qu'un atome. Mais je n'ai pas à me plaindre de cette nouvelle aventure. Je laisse faire le cours des choses. Même si ça prend du temps. De toute façon, je m'en fous : j'ai tout mon temps.

Bernard a l'attention soudainement attirée par les déménageurs.

**BERNARD**

(énervé)

Je vous ai dit à gauche, putain ! Dans le coin, à gauche ! À GAUCHE !

Les deux déménageurs obtempèrent. Rose continue de vider la caisse, mails maladroitement.

**BERNARD**

(vif, en prenant une caisse des mains de Rose)

Donne, putain ! Tu vas tout flinguer !

La jeune fille obéit et recule avec crainte. Elle hésite, se lève et va vers Fabrice.

**ROSE**

(souriante, saisit le bras de Fabrice)

Tu viens ?

(pour Bernard)

Je fais un tour avec Fabrice. Je

reviens dans cinq minutes.

Geste de Bernard agacé. Les deux jeunes gens sortent. La porte se referme derrière eux.

[40] INTÉRIEUR JOUR, UN CAFÉ BRUYANT ET PEUPLÉ.

Rose et Fabrice sont attablés devant une table.

ROSE

Tu as des nouvelles d'Alexandrine ?

FABRICE

Ni d'elle ni de Victor depuis nos vacances.

(intrigué)

Tu les as vraiment perdu de vue ? Tes parents, Alexandrine et Victor ?

Plan rapproché sur les deux jeunes gens.

ROSE

(triste)

J'ai quitté le sud précipitamment. Alex m'en a pas mal voulue.

FABRICE

Vous étiez pourtant amies.

ROSE

Nous l'étions. Mais ma décision de refaire ma vie l'a beaucoup choquée.

FABRICE

Refaire ta vie ?

Suit un léger silence. Rose avale tristement une gorgée de son café.

FABRICE

À cause de Bernard ?

ROSE

(secouant la tête par l'affirmatif avant de poursuivre)

Ne crois pas que j'ai pris la décision de le suivre à la légère : j'ai beaucoup réfléchi. Cela n'a pas été de

gaieté de cœur que j'ai rompu avec mon passé. Je m'ai suivi. On est ensemble maintenant. Tu vois ?

Silence gêné.

FABRICE

Es-tu sûre de n'avoir pas fait de bêtise ? Enfin, je veux dire... Il est... vachement plus... différent de toi... T'es sûre ? Tu t'es pas trompée?

ROSE

(enthousiaste)

Oh, ça non ! Jamais de la vie ! Je suis heureuse et fière d'être avec lui ! C'est un être exceptionnel, comme l'humanité n'en fait qu'un par siècle !

FABRICE

Je fais confiance à Bernard, crois-moi. D'ailleurs, nous avons beaucoup à apprendre et à attendre de lui...

(il réfléchit)

Seulement, tu me dis que tu... que tu es avec lui ?

ROSE

Grâce à Bernard, nous avons créé une petite famille où chacun trouve un réconfort, une oreille attentive. L'immeuble que tu as visité est notre résidence, notre petite société, notre havre... notre havre de paix.

FABRICE

Et c'est là où tu vis.

ROSE

Pour l'instant. J'y suis heureuse. Bernard m'a donné un toit, de quoi manger et une raison de m'épanouir. Que demande le peuple ?

(elle sourit)

Tu ne me trouves pas changée ? Tu me trouves comment ?

Fabrice observe son interlocutrice attentivement et gravement.

FABRICE

Oh, tu es bien. Très.

Silence gêné.

ROSE

Et toi ? Quoi de neuf depuis la dernière fois.

FABRICE

Pas grand chose.

Nouveau silence gêné.

ROSE

Bernard est tout pour moi : mon père, mon grand frère, mon ami...

FABRICE

Et... autre chose ?

Rose ne répond pas.

ROSE

(distante)

On t'attend ce soir.

(elle sourit d'un air troublé)

Bernard compte sur toi.

Elle sort du café. Elle laisse Fabrice seul et pensif terminer son café. Très gros plan sur son visage.

[41] INTÉRIEUR NUIT, UNE SALLE DE CONFÉRENCE.

Travelling. L'allée centrale d'une salle jusqu'à un pupitre orné d'une croix et d'un poisson stylisé. Derrière, se tient Bernard. Il se tient face à un public dense d'une cinquantaine de personnes, assistance constituée pour l'essentiel de jeunes hommes et de jeunes femmes. Fabrice est également présent. Dans l'auditoire quelques participants prennent des notes durant le discours de l'orateur.

BERNARD

(passionné)

La vie éternelle n'est pas une utopie. Pour les hommes de tout âge, elle est un moyen de retrouver l'immortalité perdue. Ainsi, saviez-vous que pendant des années, on a cru faussement que les peintures de la grotte de Lascaux étaient un simple témoignage sur nos ancêtres préhistoriques ? Or, aujourd'hui, tous les spécialistes sont d'accord pour dire que ces dessins représentent le tableau idyllique de ce que serait, pour eux, la vie après la mort : un territoire vaste et vert où la chasse serait prolifique et riche. Revenons maintenant à notre époque d'hommes soi-disant "modernes" : que voyons-nous ? Que notre vision du paradis n'est pas aussi éloignée de celle de ces "brutes épaisses" obnubilées par la nourriture... et la reproduction !

Rires dans la salle.

BERNARD

Après la mort, nous aurons une vie éternellement heureuse, sans souci de santé, d'argent, de travail ou de relations. Nous serons entourés de ceux que nous aimons et que nous avons aimé. Nous retrouverons nos chers proches, nos parents, nos amis disparus. Or, comment se fait-il que l'homme préhistorique, dépourvu de conscience religieuse - Jésus et Bouddha, je vous le rappelle, n'étaient pas nés - comment se fait-il qu'il y a plusieurs dizaines de milliers d'années ces hommes frustes aient pu avoir l'idée - même évanescence - d'une vie éternelle après la mort ? Pourquoi ?

(silence)

Pourquoi ? Parce que cela ne pouvait

être autrement. Parce que l'homme est fait ainsi. Parce que la vie éternelle a toujours brillé en lui.

Bernard s'arrête, attendant une réaction de l'assistance. Un silence total lui répond. Il paraît satisfait.

#### BERNARD

Sommes-nous à ce point aveugle ? Celui qui a des yeux, qu'il voit ! Nous rejetons cette vie éternelle pour des prétextes matérialistes et faussement rationnels ! Or, si nous fermons les yeux, c'est le néant qui nous guette ! C'est ce à quoi, de jour en jour, notre société occidentale de ce XXe siècle veut nous conduire : au Néant ! Ne vous laissez pas leurrer : le Diable et l'Enfer ne sont pas ces lieux mythiques où brûlent des damnés mais bel et bien le Néant de l'Esprit !

(plus calme)

Au jour du jugement dernier, dit la Bible, certains crieront : « Seigneur, Seigneur, nous avons prié en ton nom, nous avons converti en ton nom ; accorde-nous donc la Vie Éternelle ! » Mais le Seigneur leur répondra : « Qui êtes-vous, hypocrites, gens de peu d'honneur ? En vérité, je ne vous connais pas. Ce n'est pas moi qui vous ai demandé toutes ces choses. Vous n'avez pas accompli mes desseins ». Ce ne sont pas ces gens soit disant pieux qui trouveront grâce aux yeux du Tout Puissant mais ceux qui, comme vous, se battent avec courage pour l'Esprit, pour l'Amour, pour la Vérité.

(applaudissements)

Elles vous en parlent, ces soi disantes « églises élues de Dieu » du Salut de l'Âme ! Elles vous en parlent mais agissent en hypocrites ! Elles proclament la pauvreté alors qu'elles croulent sous les richesses et les

ors ! Elles usent de leurs influences  
comme les plus bas des politiciens :  
avec convoitise ! Sont-elles  
conscientes du rôle qu'est le leur dans  
le triomphe de l'esprit contre  
l'Antéchrist à venir ? Je crains que  
non.

(une pause)

Je crains que non.

Bernard s'arrête. Il réfléchit puis sourit à l'assistance.

**BERNARD**

Soyez donc bénis pour votre courage mes  
amis. Ensemble, nous réussirons. Prions  
ensemble le Seigneur.

Bernard prend une pose de prière. Il fait un signe de la  
main indiquant à tous de se lever. Chacun se lève. Fabrice,  
après un instant d'hésitation et d'observation, imite les  
autres spectateurs. Dans un silence monacal, chacun  
s'agenouille et baisse la tête. La prière silencieuse dure  
environ une minute. Puis, Bernard relève la tête.

**BERNARD**

Soyez bénis, mes amis et compagnons. Et  
bonne soirée. La paix.

**VOIX DU PUBLIC**

La paix.

La salle se disperse. Une dizaine de personnes se dirigent  
vers Bernard et le congratulent chaudement. On retrouve  
Fabrice, bousculé par le public, qui aperçoit, à côté du  
pupitre Rose. Il lui fait un signe de la main et la  
rejoint.

**ROSE**

(enthousiaste)

Tu as aimé ?

**FABRICE**

C'était intéressant et très stimulant.  
Je ne savais pas Bernard aussi doué  
pour ce genre de prestation.

Rose acquiesce d'un signe de la tête.

FABRICE

(regardant sa montre)

Je salue Bernard puis je vous quitte avant mon dernier métro.

ROSE

(insistante)

Reste un petit peu. Bernard serait trop heureux de te parler ! Il était un peu bousculé ce matin. Quant au métro, ne t'inquiète pas : des amis te ramèneront en voiture.

Une main se pose sur l'épaule de Fabrice. Ce dernier se retourne vers Bernard.

BERNARD

Bien entendu, tu restes avec nous pour dîner. Il est un peu tard, je sais. Mais on va manger un morceau. Chez un ami. C'est d'accord, petit ?

[42] INTÉRIEUR NUIT, UN RESTAURANT VIDE.

Plan général : une table est éclairée d'une lampe à abat-jour au-dessus. Zoom. On s'en approche. Bernard, Fabrice et Rose sont attablés devant des assiettes vides.

FABRICE

C'est inhabituel de trouver un restaurant ouvert à cette heure-ci.

BERNARD

(amusé)

On peut dire, oui. Ça l'est. Le patron est un sympathisant de notre mouvement. Il nous a fait cette fleur.

FABRICE

Je suis désolé : je ne pourrai pas rester très longtemps avec vous ce soir...

Bernard lui adresse une tape amicale sur l'épaule.

BERNARD

Bou Diou ! Tu es à peine arrivé et tu veux déjà nous quitter !

Rose étouffe un rire.

BERNARD

Rassure-toi, on te ramènera dès que tu le voudras.

La porte d'entrée du restaurant tinte. Un homme et une femme d'une quarantaine d'années, à l'allure bourgeoise, entrent.

BERNARD

(affable)

Mes amis ! Nous n'attendions plus que vous.

(à la femme)

Tu t'es mise belle pour nous, Magali ?

MAGALI

(exubérante)

Flatteur !

Sans répondre, Bernard présente Fabrice.

BERNARD

Fabrice : un ami. Fabrice, Franck et Magali.

Fabrice se relève timidement et adresse une poignée de main aux nouveaux arrivants.

FABRICE

Enchanté.

Cette fois, le visage de Magali est vu sous la lumière crue de la lampe. Elle s'approche de Fabrice, lui serre la main et l'embrasse sur la bouche. Son compagnon fait de même.

MAGALI

Ravie de vous rencontrer. Bernard nous a beaucoup parlé de vous, vous savez.

Voyant l'air gêné de Fabrice, Bernard a un geste d'explication à propos de ce baiser.

BERNARD

Une coutume. De chez nous. En tout bien

tout honneur, bien sûr.

FABRICE

Bien sûr.

Bernard approche deux sièges et, d'un geste, invite chacun à s'asseoir. Tout le monde lui obéit.

BERNARD

(à Franck)

Alors ? Et les affaires, Franck ?

FRANCK

L'export pas trop mal. On se décentralise actuellement vers la Grande-Bretagne. Ici, en France, les affaires sont devenues insupportables à cause de cette foutue administration.

(à Magali)

Rassure-toi, ma chère : ce n'est pas une attaque personnelle !

MAGALI

(offusquée)

J'espère bien.

(à Bernard)

On se dispute tous les jours sur ce sujet : comme si la Mairie de Paris pouvait quoique ce soit pour son entreprise.

FRANCK

(à Fabrice)

Tu es nouveau dans l'association ?

FABRICE

Bernard est un vieil ami...

BERNARD

Fabrice est étudiant et venu nous faire une petite visite. En tant que sympathisant, en quelque sorte.

MAGALI

(à Fabrice)

Tu es étudiant ?

FABRICE

Oui. En Lettres Modernes.

MAGALI

L'allocution de Bernard doit vous parler quelque part.

(à Bernard)

Je suis à chaque fois impressionnée par tes allusions tantôt historiques, tantôt artistiques, tantôt religieuses. Passionnant !

Bernard, Sans répondre, se lève et se dirige vers les cuisines, au fond de la salle.

BERNARD

Vous m'excusez : je vais chercher le buffet.

ROSE

J'espère qu'il n'a pas prévu de trucs à la chèvre. Ça me donne envie de gerber !

BERNARD

(sec et paternaliste)

Tu mangeras ce qu'il y aura. Et puis, soigne ton langage, jeune fille ! On n'est pas en train de garder les cochons.

Rose baisse la tête.

BERNARD

D'accord ?

Silence de Rose. Agacement de Bernard.

BERNARD

Tu as perdue ta langue ou quoi ? Je te demande si tu m'as compris ?

ROSE

(honteuse)

OK.

Gêne des autres convives.

FABRICE

(se penchant vers Rose)  
Le patron n'est pas ici ?

ROSE

Pas ce soir. Il nous a seulement laissé quelques assiettes et du vin.

[43] INTÉRIEUR NUIT, LA MÊME SALLE DU RESTAURANT.

La soirée est déjà bien entamée. Des couverts sales jonchent la table.

MAGALI

(enthousiaste)  
Bernard, vous êtes notre prince ! À propos, notre petit arrangement avec qui tu sais est arrangé.

BERNARD

Parfait. Je savais que je pouvais te faire confiance, ma belle.

(à Fabrice)

Cela fait partie de nos petits complots, si j'ose dire.

FRANCK

(à Fabrice)

Tu apprendras à voir la manière dont nous fonctionnons. Nous sommes une petite société...

ROSE

Et une petite famille...

FRANCK

Chacun a ses capacités. Chacun a donc un rôle bien précis. C'est grâce à ce système très simple que l'association a pris une telle ampleur. Elle commence à connaître une petite notoriété, tu sais. Jusqu'à la Mairie de Paris. Jusqu'à la présidence, même. Notre président n'est pas insensible à la religion. Il est accommodant avec nous.

FABRICE

C'est impressionnant. En juillet dernier, Bernard, tu travaillais dans une petite entreprise de métallurgie. Aujourd'hui, tu t'attelles à des responsabilités importantes.

BERNARD

C'est grâce à nous tous si nous sommes là où nous sommes. Chacun d'entre nous, à sa manière, a permis au mouvement « Homme et Esprit » de naître et de se développer : Magali pour son carnet d'adresse et sa science de l'organisation et des rouages de l'administration ; Franck pour ses qualités hors pair de comptable et de gestionnaire ; Rose enfin...

(il la regarde tendrement)

... Pour son dynamisme et ses qualités indispensables de femme pratique.

MAGALI

Et Bernard pour le reste, c'est à dire le plus important ! C'est lui l'âme de notre mouvement. Sans lui, nous ne sommes rien.

BERNARD

(se penchant vers l'oreille de Fabrice)

J'ai à te parler. Mais pas ce soir. Passe me voir demain matin. Disons vers dix heures. Ça ira ?

Fabrice acquiesce d'un mouvement de tête.

[44] EXTÉRIEUR NUIT, L'ENTRÉE DU RESTAURANT.

Restés dehors, Bernard et Rose saluent Fabrice. Magali et Franck entrent à l'intérieur d'une grosse voiture allemande stationnée sur le trottoir. Magali est au volant. Bernard, Rose et Fabrice se saluent avant de se séparer. Bernard embrasse Fabrice.

BERNARD

Merci d'être resté, mon petit. À demain. Je compte sur toi.

FABRICE

Compte sur moi. Et merci pour le repas.

Rose embrasse Fabrice.

ROSE

À bientôt.

Fabrice leur fait un dernier salut de la main. Il monte à l'avant de la voiture. Au moment où le véhicule s'éloigne, Bernard et Rose entrent à l'intérieur du restaurant.

[45] INTÉRIEUR NUIT, LA VOITURE DE MAGALI.

Magali et Fabrice discutent à l'avant. Franck, à l'arrière, reste silencieux.

MAGALI

Bernard t'aime beaucoup.

FABRICE

Nous sommes très amis.

MAGALI

C'est une très, très bonne chose. Vraiment.

(elle tourne la tête vers Fabrice)

Un militant de plus ?

Silence gêné de Fabrice. Franck met l'autoradio en marche.

[46] INTÉRIEUR JOUR, L'IMMEUBLE DE L'ASSOCIATION.

Fabrice porte à la main un cartable. Il grimpe quatre à quatre les escaliers et entre sans frapper dans la grande salle aménagée de l'association, une salle maintenant propre, aérée et austère. Elle est vide. Fabrice hésite. Un bureau massif et volumineux fait face à l'entrée. Le jeune homme s'avance timidement vers le fond de la pièce. Au fond à gauche, une porte est entrouverte. C'est une chambre. Sur un simple matelas en guise de lit, il voit distinctement Bernard et Rose faire l'amour.

Gêné, Fabrice recule. Il sort du bureau, ferme la porte, attend quelques secondes sur le palier puis sonne.

BERNARD

(en off)

C'est toi Fabrice ?

FABRICE

(en forçant la voix)

Oui !

BERNARD

Attends deux secondes. Je suis à poil.

Fabrice, mal à l'aise et fébrile, extirpe quelques papiers de son cartable pour les consulter. Au bruit des pas dans la pièce, il range ses documents et ferme sa sacoche. La porte s'ouvre. Bernard apparaît en gros plan dans l'embrasure de la porte. Il est vêtu d'un simple peignoir noir.

BERNARD

Excuse-moi, petit. Je viens de me lever. La soirée s'est un peu éternisée. Et comme je n'ai plus vingt ans...

FABRICE

Tu es seul ? Je te dérange pas ?

BERNARD

Non, non. Ça va.

Bernard l'embrasse sur la bouche.

BERNARD

Et toi, ça va ?

FABRICE

Je suis arrivé un peu tôt. Je peux revenir.

BERNARD

(lui faisant signe d'entrer)

Non, non. Entre. Je voulais te parler.

Fabrice entre. Bernard ferme la porte à clé.

BERNARD

J'ai préparé du café. Ça te dit ?

Fabrice s'assied devant la longue table de la pièce.

FABRICE

Bonne idée.

Bernard apporte deux tasses fumantes et s'installe en face de Fabrice.

BERNARD

Tu as vu la différence, hein ?  
L'aménagement a duré une simple matinée  
et regarde le résultat !

FABRICE

En effet.

BERNARD

Bon. Je voulais te parler d'une proposition. Notre mouvement commence à connaître une petite célébrité, comme on a pu te le dire hier. Franck, Magali et Rose ont beaucoup apporté. Seulement, il nous manque l'essentiel.

FABRICE

Qui est ?

BERNARD

Notre communication.

FABRICE

Pardon ?

BERNARD

Toute organisation a besoin d'établir et de rédiger ses règles et ses préceptes. Vois-tu, je ne suis pas un professionnel du militantisme. Nos actions, tu l'as compris, s'inscrivent dans un esprit humaniste. Seulement, ma passion pour l'association « Homme et Esprit » m'a aveuglé sur le fonctionnement pratique d'un mouvement tel que le nôtre : motiver les adhérents et leur donner des repères

est indispensable. Pour cela, il convient de mettre par écrit nos méthodes d'action et de pensée.

FABRICE

Pour être clair, tu as besoin d'une personne capable de mettre en forme les préceptes du mouvement.

BERNARD

Voilà ! Et j'ai pensé à toi.

FABRICE

Moi ? Pourquoi ?

BERNARD

Voyons, c'est évident : tu es intelligent, intellectuel. Bon, ce n'est pas que Rose manque de qualités, mais elle n'a pas inventé le fil à couper le beurre. Non, il faut quelqu'un avec certaines qualités.

(Fabrice s'apprête à réagir.  
Bernard l'arrête de la main.)

Non, laisse-moi terminer ! - tu es en faculté de Lettres donc habitué à l'écrit. Il y a une confiance réciproque entre toi et moi et tu es sensible à notre mouvement.

FABRICE

(hésitant)

Je ne sais pas. Mes études me prennent beaucoup de temps.

BERNARD

Il ne s'agit pas de travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En te consacrant deux heures par semaine, tu peux très largement arriver à tes fins. D'ailleurs, les choses ne sont pas excessivement pressées. Pour l'instant, nous avons seulement besoin d'une plaquette complète de quelques pages. Un imprimeur ami s'occupera de la fabrication. Bien sûr, tous tes frais

seront pris à notre compte. Je pense aussi qu'un jour, on s'occupera de l'informatique. Mais moi, je n'y connais pas grand-chose. Que penses-tu de cette proposition ?

FABRICE

Que pourrais-je te refuser ?

Bernard, enthousiaste, saisit la nuque du jeune homme et embrasse ce dernier sur le front.

BERNARD

Merci, petit ! Je savais que je pouvais compter sur toi !

FABRICE

(se levant)

Je dois y aller.

Au moment de sortir, Fabrice s'arrête et réfléchit.

FABRICE

Au fait, est-ce par hasard si tu as envoyé Rose prospecter du côté de la Sorbonne ?

BERNARD

Oui et non. Nous avons des campagnes de promotion pour les conférences. Les universités, notamment la Sorbonne, sont nos lieux de prédilection.

(Bernard regarde Fabrice fixement et sourit avec complicité)

Et puis, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

[47] INTÉRIEUR JOUR, LE SIÈGE DE L'ASSOCIATION.

Plan séquence. Rose est au fond de la pièce, plaquée contre le mur, de profil. Pétrifiée, elle fuit le regard de Bernard, furieux.

BERNARD

Tu veux m'apprendre mon boulot ? Mais non...

ROSE

Non.

BERNARD

Mais non, avec moi, ça ne marche pas comme ça. Tu n'as pas vingt ans, j'en ai plus du double, alors merci... Ce n'est pas toi qui vas m'apprendre ce que j'ai à faire. C'est toi ? Tu vas pas me briser les couilles, s'il te plaît !

ROSE

(en tentant de raisonner son compagnon)

Écoute, Bernard... C'est pas ce que je voulais dire. Mais je pourrais faire des trucs, bosser et...

BERNARD

Réponds : c'est toi ou c'est pas toi qui vas m'apprendre ?

ROSE

Ce n'est pas ce que je voulais dire...

BERNARD

Réponds : c'est toi ou pas ?

ROSE

Ce que je voulais dire...

BERNARD

Réponds !

ROSE

Non, bien sûr.

BERNARD

Non, quoi ?

ROSE

Non ce n'est pas moi qui vais t'apprendre ce que tu as à faire ?

BERNARD

Ai-je bien entendu ? Serais-je sujet à des hallucinations ? Non ? Vraiment

pas, Rose ?

ROSE

Non je n'ai aucun conseil à te donner.

BERNARD

(trionphant)

Exact ! Ce n'est pas toi qui vas m'apprendre ce que j'ai à faire ni me donner des conseils. À partir du moment où tu es ici, tu devras un minimum te conformer aux décisions que je prends car l'association, ce n'est pas toi qui l'as fondé, hein ?

ROSE

Je n'ai jamais dis ça.

BERNARD

(montrant une de ses oreilles)

Hein ? Je n'entends rien... Qu'est-ce que tu viens de dire ?

ROSE

Non, rien.

BERNARD

(menaçant)

Répète un peu pour voir ?

ROSE

Non, l'association, c'est pas moi qui l'ai créée.

BERNARD

Parfait. Alors les choses sont très claires.

Bernard enfile une veste en cuir et s'apprête à sortir. Arrivé à la porte, il se tourne vers Rose toujours appuyé contre le mur, le regard fuyant.

BERNARD

Ah ! au fait...

(de nouveau menaçant)

Tu me regardes : je te parle !

Rose le regarde, l'air terrifié.

BERNARD

Quand je t'ai demandé de prospecter, je ne crois pas que ce devait être un petit temps de loisirs. Ne te crois pas obligé de remuer ton petit popotin à toutes les bites qui passent...

ROSE

Mais...

BERNARD

Mais quoi ? Tu as les hormones qui te titillent mais jusqu'à preuve du contraire tu es avec moi, non ?

ROSE

Oui.

Il remue son derrière par provocation.

BERNARD

(en agrippant fermement ses fesses)  
Hein ? Ton cul tu le gardes comme ça ! Bien calé. Même quand Fabrice est là. Que tu ne viennes pas le provoquer...

(avec une tape sur les fesses de Rose)

Et tu bosses ! C'est tout ce que je te demande. C'est pas compliqué, hein ?

ROSE

Non.

BERNARD

Ou bien ça te parait de trop ?

ROSE

Non.

BERNARD

Non qui ?

ROSE

Non, Bernard.

BERNARD

OK. Dans ce cas, j'ai dit ce que j'avais à dire. Tu poursuis tes

prospections cette après-midi.

(il regarde sa montre)

Magali m'attend. Pour le travail. Je  
reviendrai tard cette nuit.

Il s'approche de Rose et l'embrasse sur les lèvres,  
froidement.

BERNARD

À plus tard.

(depuis le palier)

Petite connasse.

[48] EXTÉRIEUR JOUR, LA VOITURE DE MAGALI.

La voiture circule à travers la banlieue parisienne. Magali  
est au volant et Bernard à ses côtés.

MAGALI

J'aime Wagner. Tu sais, Bernard, que  
pour me mettre en forme le matin,  
j'écoute *La Descente de la Courtille* ?  
Mon mari...

(elle se reprend en souriant et en  
se tournant vers Bernard)

Mon ex-mari, je veux dire, n'appréciait  
pas énormément. Il préférait les Doors,  
Aretha Franklin ou Bob Dylan. Autre  
culture, pas ?

BERNARD

Et bien moi, vois-tu, j'ai une  
collection complète de vinyles qui sont  
restés dans le Sud. Notamment la  
*Tétralogie* de Wagner. Et oui, ma  
petite... Et oui !

MAGALI

(très intéressée)

Vraiment ? Un aficionado de Wagner ?

BERNARD

Pas tout à fait, non. C'est un cadeau  
que m'a fait un ami musicien. C'était  
à un Festival de Bayreuth, il y a  
quelque chose comme vingt-cinq ans...

C'était unique. Je me souviens d'un vieux militaire de carrière qui s'était assis à mes côtés - un général ou quelque chose comme ça. Lors d'une représentation de *Tannhäuser*, tu l'aurais vu, ma petite, saper avec son costume, ses étoiles et ses plombages de décoration, Bou Diou...

MAGALI

Ah oui ?

BERNARD

Comme je te le dis. Raide comme la justice. Immobile. Mais à un moment, j'ai vu sur ses joues une petite larme qui coulait. Lui, fixe comme un rocher et cette larme qui descendait. Putain ! C'était émouvant, dis !

Magali regarde Bernard puis fixe de nouveau la route. La voiture ralentit.

MAGALI

On arrive.

La voiture s'immobilise devant un établissement scolaire. En sort une foule d'élèves.

BERNARD

L'heure ?

MAGALI

17H30. Il ne va pas tarder.  
Des élèves sortent de l'école.

MAGALI

Comment tu l'as trouvé ?

BERNARD

Par le plus grand des hasards, si jamais c'est le simple hasard. Un ami prof m'a parlé d'un élève intelligent mais sombre et mystérieux. Un jour, je suis venu le voir ici et il me l'a montré. Et j'ai su que c'était lui. Hélas, j'en suis persuadé.

MAGALI

Je n'arrive pas à croire que ce soit ce  
gosse si ordinaire...

BERNARD

C'est lui !

Retour sur le porche de l'école. La caméra cherche parmi  
les élèves celui que Bernard a vu.

MAGALI

(excité)

Où ? C'est qui ? Tu l'as vu ?

BERNARD

Celui en jean avec le perfecto. Il est  
brun avec les cheveux mi-longs.

La caméra, trouve enfin un jeune homme d'environ vingt ans,  
souriant, en train de discuter avec deux autres étudiants.  
Il a à ses pieds un sac en toile rouge d'où il sort un  
paquet de cigarettes qu'il fait passer à ses deux  
compagnons. Il tient à la main une canette de Coca-Cola.

MAGALI

Celui qui boit du Coca ?

BERNARD

Oui. C'est bien lui.

MAGALI

En tout cas, il a l'air inoffensif.

Le jeune garçon aperçoit la voiture. Il la fixe quelques  
secondes. Puis, il reprend sa conversation comme si de rien  
n'était. Retour sur Magali et Bernard, en plan rapproché.

MAGALI

(nerveuse, regarde Bernard)

Il nous a vus ?

BERNARD

Je ne sais pas. Peut-être. Il nous  
nargue sans doute. Et c'est bien pour  
cela que l'on a eu du mal à le trouver.  
Un vrai signe du ciel !

Retour sur le jeune homme. Sur le départ, il salut ses deux  
camarades.

MAGALI

Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

BERNARD

(pensif, en observant le jeune homme)

On observe. De toute manière, ce n'est pas le moment d'agir. Il faut que les choses se fassent dans les temps. Attendre qu'il agisse. On rentre.

La voiture démarre et s'éloigne.

[49] INTÉRIEUR NUIT, L'ASSOCIATION.

Dans la pénombre, Bernard traverse le bureau avant d'entrer dans la chambre. Rose dort allongée sur un matelas. Obscurité quasi complète. On ne distingue que la silhouette des deux personnages. La caméra reste à l'entrée de la pièce. Plan général fixe durant la séquence. Bernard se déshabille.

BERNARD

(à voix basse pour Rose au moment où il s'apprête à s'allonger à ses côtés)

Pousse-toi.

Rose se décale mécaniquement. Bernard enlace Rose. Elle remue pour se dégager.

BERNARD

(en embrassant Rose)

Je suis un peu en retard. Tu m'as attendu, ma pauvre petite.

ROSE

C'est rien.

BERNARD

Hein ?

ROSE

Non, c'est rien.

BERNARD

On l'a trouvé.

ROSE

Ah.

BERNARD

(entreprenant)

Tu t'en fous de ça, hein petite ? Mais tu te foudrais moins d'autre chose ou plutôt, non : tu t'en foudrais plus, hein ?

ROSE

(se défendant)

Pas envie. Veux dormir. Il est tard.

BERNARD

On n'est jamais endormi pour ces choses là.

Il la serre contre lui et l'embrasse sur la bouche. L'adolescente se dégage de son étreinte.

ROSE

Non, pas ce soir, s'il te plaît.

La caméra recule vers le fond de la pièce centrale. La chambre retombe dans la nuit.

VOIX DE BERNARD

Ma chérie...

VOIX DE ROSE

Non...

L'obscurité se fait complète dans la chambre.

VOIX DE ROSE

Non, laisse-moi, non... NON !

[50] EXTÉRIEUR JOUR, LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

Fabrice et Bernard tiennent chacun par une main une petite fille âgée de cinq ans environ. Elle les entraîne en direction d'un bac à sable. Les deux hommes s'assoient sur un banc.

L'ENFANT

(levant la tête vers Fabrice)

On va jouer, hein Fabrice ?

BERNARD

(à l'enfant)

Oui, on va jouer, ma chérie.

(à Fabrice)

C'était bien ce que tu m'as fait. Je te remercie. D'ailleurs, l'épreuve est déjà chez l'imprimeur.

FABRICE

Ah oui ?

BERNARD

(en lui tenant la nuque)

Comme je te le dis, mon grand ! Et ne prend pas un air faussement modeste ! Je n'en attendais pas moins de toi.

(à la fillette)

Et toi, va jouer !

Bernard adresse une légère tape sur les fesses de la petite qui lâche la main de Bernard et de Fabrice pour se précipiter vers un bac à sable. Plan rapproché, toujours très mobile, sur Bernard et Fabrice.

BERNARD

(amusé, à l'enfant)

Vas-y, amuse-toi !

L'ENFANT

(se retournant)

Tu me regardes courir mes chaussures, Fabrice ?

FABRICE

(amusé)

Oui, vas-y ! Je te regarde toi et tes chaussures ! Oui, je te « regarde courir tes chaussures ». Je te regarde.

L'enfant montre ses chaussures et s'assoit lourdement sur le sable.

L'ENFANT

Ouh ouh, papa ! tu me vois ?

BERNARD

Oui, je te vois ! Mais ne t'éloigne pas trop !

FABRICE

(étonné)

C'est ta fille ?

BERNARD

Pas de conclusion hâtive, mon garçon. Sa mère me l'a laissée quelques jours. Elle est malade. C'est une vieille, une très vieille connaissance... Très intime aussi.

(bas)

Oui, une très, très vieille connaissance. Et c'est vrai que je suis un peu son papa... d'adoption.

FABRICE

Au fait, tu ne t'es jamais marié ?

BERNARD

Marié ? Moi ? Et bien, j'ai eu plusieurs femmes dans ma vie sans que cela ait jamais été jusqu'au mariage. Mais note que je n'y suis pour rien. À mon âge, ce genre de chose, rester seul, vous triture. Ma dernière relation - je veux dire avant Rose - tu l'aurais vu, petit !

(Bernard a un geste d'enthousiasme)

Une beauté ! Un top model ! Quand je l'invitais dans les petits bals qu'on fréquentait, avant vos foutus night-clubs, je peux dire qu'on faisait sensation ! Surtout elle.

FABRICE

Je vois. Mais tu...

BERNARD

(le coupant)

... Je ne me suis pas marié avec elle, non. C'est ce que tu voulais savoir ?

Bernard regarde la petite silencieusement.

BERNARD

Regarde comme il est mignon ce petit

bout de chou !

FABRICE

Oui.

BERNARD

(à l'enfant)

Viens voir papa !

La petite se relève et court vers les deux hommes avant de se jeter dans les bras de Bernard.

BERNARD

Je ne me suis pas marié, non. D'ailleurs, elle me l'avait toujours défendu. Elle m'avait même dit un jour que si je lui proposais sa main, elle me quitterait aussitôt. On est resté ensemble pendant des années, avec cet accord tacite entre nous et...

FABRICE

Et ?

BERNARD

Et un soir ses parents nous avaient invités à dîner...

L'enfant s'accroche aux jambes de Bernard qui la soulève et la tient contre lui. Il l'embrasse et la repose. Il se penche vers elle, lui remet sa capuche, ajuste sa fermeture éclair et se relève. Les deux hommes saisissent chacun une main de l'enfant qui les entraîne en direction du bac à sable.

L'ENFANT

(à Fabrice)

Tu viens jouer ?

Signe positif de la tête de Fabrice mais il ne bouge pas. Moue dépitée de l'enfant qui aussitôt s'éloigne de quelques pas en fredonnant une rengaine.

BERNARD

Pendant la soirée, ses parents ont évoqué notre mariage. Ils voulaient que l'on se marie. Ils me tannaient pour que je lui demande sa main, le soir-

même, devant eux. Et elle, je la voyais devant moi. Je la vois encore, vingt ans après. Pâle comme... comme un cadavre. Mortifiée, elle était. Alors, je me suis jeté à l'eau : je lui ai demandé sa main. Tu peux imaginer la tête de ses parents : ravis. Ils avaient eu ce qu'ils voulaient. Mais moi... En fait, elle n'a rien répondu. Elle a dû dire que ce n'était pas le bon moment. Le lendemain, elle a fait son sac et est partie sans aucune autre cérémonie.

FABRICE

(gêné)

Merde. Je suis désolé.

BERNARD

Oh, c'est rien, va. C'est de l'histoire ancienne. La vie est faite ainsi : des moments ratés, d'énormes déceptions, des coups de Jarnac d'on ne sait où, on ne sait à cause de qui et comment. Et moi, moi je retombe toujours sur mes pattes, comme un chat, comme ce cher Cactus que j'ai laissé dans le sud. Mais avoue que tout ça laisse un drôle de goût.

(mystérieux, les yeux levés)

On veut me mettre à l'épreuve, je le sais. Comme si on me conduisait vers une direction que je n'avais pas choisie. On m'y mène quoique je décide. On en revient toujours à la même chose, petit.

La petite lève la tête vers Bernard.

BERNARD

(pour elle)

Pas vrai que papa doit se battre ?

LA PETITE

Vouais, c'est vrai que papa il fait la guerre contre des méchants qui veulent

faire du mal au petit Jésus.  
(en mimant de ses doigts un  
pistolet)  
C'est le diable qu'il faut tuer : pan  
pan pan ! PAN contre les méchants !

Bernard éclate de rire et saisit la petite. Il la prend dans ses bras et l'embrasse. Fabrice regarde la scène, incrédule.

BERNARD

(amusé)

Elle c'est notre petit soldat à tous.  
Un modèle, je te le dis. Il faut qu'on  
en prenne de la graine.

Il porte la petite à bout de bras. Elle éclate de rire.

BERNARD

Pan, pan, ma chérie.

Très gros plan sur le visage de l'enfant.

[51] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Un studio minuscule. Une bibliothèque, un lit, quelques affiches de cinéma, des reproductions de tableaux modernes, une minichaîne haute-fidélité et un bureau faisant office de table à manger constituent l'essentiel de l'ameublement. Fabrice, assis à son bureau, travaille devant une pile de livres et des papiers épars. Zoom. Parmi ces papiers, l'exemplaire d'un tract en couleur où s'inscrit en grosses lettres majuscules noires le slogan *L'ANTÉCHRIST, NOTRE ENNEMI* accompagné d'une illustration naïve d'un démon. On frappe à la porte. Fabrice se lève et ouvre. Rose apparaît, souriante. Elle porte maintenant des lunettes. Surprise et joie de Fabrice.

ROSE

La porte était ouverte.

Fabrice fait entrer la jeune fille et ferme la porte.

ROSE

Bernard m'envoie. Il veut savoir si tu  
as terminé la plaquette.

FABRICE

(lui faisant signe de s'asseoir sur le lit).

Presque. Je termine. J'ai juste quelques modifications à faire. Et ça va être bon.

Rose s'assied. Fabrice se réinstalle à son bureau et poursuit son travail. La jeune fille observe distraitement l'appartement. Elle se lève, prend un exemplaire du *Petit Prince* de Saint-Exupéry et le feuillette. Puis, elle repose le livre et s'adresse au jeune homme avec détachement tout en regardant le sol.

ROSE

Je l'ai vu.

FABRICE

Qui ?

ROSE

Tu sais bien. Lui. L'autre. Celui qu'on doit... surveiller.

(silence gêné)

Bernard m'a amené à l'entrée du lycée où il étudie. Il est en Première. Il a presque mon âge. Il a l'air normal. Enfin, je veux dire inoffensif. Tu crois qu'il l'est ? Ou pas ?

Silence gêné.

FABRICE

Qu'est-ce qu'il compte faire, maintenant ? Je veux dire : Bernard ; il compte faire quoi, rapport à... lui ?

Il se retourne, se lève et tend deux feuilles noircies à la jeune fille.

FABRICE

C'est terminé. Je pense que quelques passages seront à revoir. De toute façon, j'en reparlerai à Bernard.

Rose parcourt rapidement le travail de Fabrice. Puis, elle glisse les papiers dans son sac à main.

FABRICE

Il compte faire quoi alors ?

ROSE

Il veut qu'on attende. Il dit que ce n'est pas encore le moment. Pourtant, je crois...

FABRICE

... Qu'il a peur ?

ROSE

Non. Plutôt qu'il n'est pas sûr. C'est pour ça qu'il préfère que notre découverte ne se s'ébruite pas. Mais ce que je te dis là, tu le gardes pour toi...

FABRICE

Bien sûr.

ROSE

Tu jures. Ou bien alors il me tue.

FABRICE

Oui.

ROSE

Déconne pas. Tu lui dis rien. Et pas non plus à Magali : c'est l'œil de Moscou , cette nana.

FABRICE

Oui, je te dis. Je jure que je ne dirai rien.

Fabrice se lève et montre sa cuisinette. Rose se lève à son tour en évitant de croiser le regard de Fabrice.

FABRICE

Tu veux prendre quelque chose ? Un Coca ou quelque chose d'autre ? Du jus d'orange ? J'ai pas grand chose. Je suis fauché comme les blés en ce moment.

ROSE

(se levant)

Non, rien. Merci. Une autre fois peut-

être. Il faut que je rentre. Il m'attend.

FABRICE

Ça va ? Enfin, ça me regarde sûrement pas : mais toi et Bernard, ça va entre vous ? Sûre ?

ROSE

(haussant les épaules)

Je crois bien.

(un temps)

À toi, je peux le dire : il y a Magali.

FABRICE

Magali ?

[52] INTÉRIEUR NUIT, LE SIÈGE DE L'ASSOCIATION.

Autour du bureau de la direction sont rassemblés Bernard, Fabrice, Rose, Magali, la fillette de cinq ans entre Bernard et Magali, Franck ainsi que sept autres adhérents : un couple de retraités, une étudiante, un homme d'une quarantaine d'années, un homme âgé d'environ trente ans et une femme du même âge avec son bébé de quelques mois.

BERNARD

J'ai le plaisir de vous annoncer que notre mouvement s'est enrichi depuis six mois de cent cinquante nouveaux membres.

(applaudissements)

Nous sommes aujourd'hui deux cents, alors même que notre mouvement est très jeune et que nous ne nous sommes intéressés, jusqu'ici, qu'à Paris. Le mérite en revient à chacun de nous. Bravo ! Je ne veux cependant pas nous griser par ce succès, mes amis. Notre guerre contre le Mal a à peine commencée.

(en se tournant vers Fabrice)

Comme le dit notre nouvelle plaquette :  
« l'Antéchrist prend des forces ; il sera bientôt prêt à accomplir sa

mission maléfique. » Nous devons poursuivre avec le même enthousiasme notre devoir, mes amis, nous qui avons été « élus ».

Gros plan sur Rose, pensive.

L'ÉTUDIANTE

Quel sera le signe de départ de notre mission ?

BERNARD

Elle a déjà commencé, bien que vous n'en voyiez pas les signes. Crois bien que nos sacrifices, nos efforts, nos investissements spirituels et matériels ne sont pas rien : ils nous seront rendus au centuple le Jour du Jugement Dernier.

L'HOMME DE QUARANTE ANS

(gêné)

Je voulais te dire, Bernard, que j'aurai certainement du mal, dans les prochains mois, à m'investir autant que maintenant. Il y a des licenciements dans mon entreprise. Enfin, je veux dire, on en parle. C'est presque sûr. Je crains que... J'ai eu des échos de licenciements prochains et j'en ferais partie.

BERNARD

(sévère)

Tu crois que je ne connais pas cette situation ? J'ai moi aussi été viré. Cela ne m'a pas empêché d'être là où j'en suis. As-tu reçu un préavis de licenciement ?

L'HOMME DE QUARANTE ANS

Pas encore : c'est une rumeur. Je préfère simplement ne pas mettre tous mes œufs dans le même panier.

BERNARD

(agacé)

Tu fais ce que tu veux. Je ne suis pas là pour te dire ce que tu as à faire. Chacun est libre. Personne n'appartient à personne. Si tu considères que te désengager serait une bonne chose pour toi, libre à toi ! Tu fous le camp sur-le-champ : pas de place pour les tièdes ! On est en guerre, nous.

L'HOMME DE QUARANTE ANS

C'est pas ce que je voulais dire. Ne t'inquiète pas : je vous suivrai, quoi qu'il arrive.

BERNARD

C'est une bonne chose. Tu es un de nos plus sûrs membres. Sans toi, nous ne serions pas là où nous sommes.

(aux autres membres, avec verve)

Aujourd'hui, nous sommes poussés à suivre un dieu : l'argent. Or, nous ne pouvons pas adorer deux dieux à la fois, Dieu et l'argent ! Vous avez la chance de faire de votre vie un trésor extraordinaire ! Ne laissez pas passer cette chance ! Vous avez le droit et le devoir de refuser de suivre ces mirages matériels que sont la richesse et la gloire ! C'est à vous de choisir ! Moi, ce que je vous propose, c'est de me suivre et de vous préparer à être des héros de la guerre la plus digne qui soit : celle contre le Mal et l'Antéchrist ! Vous êtes des combattants du Bien ! Vous êtes l'élite d'un nouveau monde !

[53] INTÉRIEUR JOUR, LES BANCS D'UN AMPHITHÉÂTRE DE LA SORBONNE.

Un vieux professeur, assis face à une table, siège devant une centaine d'étudiants qui prennent des notes. Parmi

eux, Fabrice, attentif, prend des notes.

#### LE PROFESSEUR

Au début du Xe siècle, la pression venue des pouvoirs laïcs. Cette emprise va aussi peser sur l'Épiscopat car les seigneuries épiscopales, comme aux temps de Pépin le Jeune et de Charles le Chauve, sont comprises comme des potentiels de richesses et de puissances. Il est normal de le placer sous le contrôle d'aristocraties régionales, mais non pas d'une manière affichée et absolue mais comme une réalité sociologique. Les grands vassaux robertiens, les descendants de Robert le Fort après 888, ont en leur sein des évêques titulaires de sièges épiscopaux dans l'ouest de la France. Ils ont tendance à ce qu'à chaque siège soit rapportée une, deux ou trois familles. Dans ce cadre, il est fréquent que lorsque meurt un évêque, cette grande famille obtienne que pour lui succéder on choisisse un neveu. De la sorte, sans qu'il y ait hérédité stricto sensu, ce népotisme fasse que l'évêché est compris comme une dignité et une seigneurie. Tout au long du IXe siècle et au début du Xe siècle, cet impératif aristocratique pèse de plus en plus lourd : le comportement de l'évêque risque d'être conditionné par des impératifs aristocratiques et politiques bien plus que spirituels. Rien de nouveau sous le soleil, si vous me permettez l'expression.

[54] INTÉRIEUR JOUR. UNE CAFÉTÉRIA DANS L'ENCEINTE DE L'UNIVERSITÉ.

Fabrice est attablé face à un autre étudiant. Ce dernier examine avec mépris une plaquette de l'association puis la rend avec le même mépris.

#### L'ETUDIANT

Moi, toutes ces conneries : la métaphysique, tout ça, j'y crois pas. Alors, venir avec toi à cette asso' à la « mord-moi-le-noeud », non ! Désolé ! Tes idées sur l'Antéchrist et tout le toutim, tu sais où tu peux te les carrer. Tu es malade, mon pauvre vieux !

Il se lève et sort en jetant un regard haineux pour Fabrice.

#### [55] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

L'obscurité est quasi totale dans le studio. L'interphone retentit. La lumière s'allume. L'étudiant, qui était allongé nu sur son lit, se relève. Il jette un coup d'œil à la droite du lit comme s'il regardait quelqu'un. Toujours le visage en gros plan, il se lève. Il décroche le combiné de l'interphone. Une voix lui répond.

#### FABRICE

OK.

Il appuie sur le bouton d'ouverture de la porte du porche puis déverrouille et entrouvre la porte d'entrée. Le jeune homme va dans la salle de bain et se lave les mains et la figure. Il enfile un jean, un tee-shirt et un pull. Il se parfume le visage de quelques gouttes d'eau de toilette. Il se regarde dans le miroir et fait une grimace à son reflet. On frappe doucement à la porte de l'appartement. Rose apparaît dans l'embrasure de la porte.

#### ROSE

C'est moi.

Elle entre timidement dans la pièce. Elle porte un sac à main et une valise. Fabrice sort de la salle de bain. Il se dirige vers Rose et l'embrasse sèchement sur une joue. La jeune fille se défait de son épais manteau, le plie et le pose sur le lit. Elle ferme la porte et pose ses bagages à l'entrée.

#### FABRICE

(surpris, montrant la valise)  
Tu es en plein déménagement ?

ROSE

Tu ne crois pas si bien dire : je quitte Bernard. Ce connard. Je ne reste pas à Paris. Ce soir, je me casse. Je me casse.

FABRICE

Qu'est-ce qui se passe ?

Il s'assied sur une chaise et désigne le lit à Rose. Elle s'assied. Elle se tait.

FABRICE

Qu'est-ce qui se passe ?

ROSE

Je t'en avais parlé. Magali tournait autour de Bernard depuis plusieurs semaines. Ces derniers jours, il était devenu distant avec moi.

(elle émet un soupir douloureux)

C'était insupportable. Entre l'association, les réunions, cette... sale pute et mes états d'âme... j'en pouvais plus.

(elle n'arrive pas à retenir quelques sanglots)

J'étais plus que sa boniche... à... à l'autre. Au vieux. Pendant que lui baisait cette salope. Dans mon dos.

FABRICE

Il t'a fait ça ?

ROSE

Ouais. Lorsque ce midi je suis revenue de mes prospections plus tôt que prévu, il était avec elle. Ils étaient dans notre chambre. Il était avec elle. Il était avec elle. Avec cette pétasse.

Rose, les larmes aux yeux, se mord une main pour ne pas pleurer.

ROSE

Il m'a vue. Mais il ne m'a pas foutu à la porte, ça non !

(minaudant)

Il a été très gentil avec moi ! Il m'a dit que j'étais une jeune femme formidable, qu'il m'était reconnaissant pour tout, qu'il me bénissait, qu'il ne me laisserait jamais tombé, que nous restions unis à jamais dans la même famille ! Il voulait que je reste. Il m'a supplié que je reste.

FABRICE

Il a peut-être eu des remords.

ROSE

Il n'aura jamais de remords. Il dit lui-même qu'il a été désigné par Dieu pour combattre l'Antéchrist. Toute sa vie est guidée par ce signe. Pour lui, quoiqu'il fasse, tous ses actes sont guidés par la bénédiction du ciel. Y compris la polygamie. Il pourrait même buter qui il veut, il pourrait même aller en taule qu'il en aurait rien à foutre, parce que soi-disant il est protégé. Protégé.

FABRICE

Polygamie, tu dis ?

ROSE

Ouais. Il m'a demandé d'accepter que Magali partage, elle aussi, "notre" vie.

(elle insiste sur le « notre. ».)

Tu te rends compte, putain ? Vivre avec Bernard et... et elle en même temps ! Baiser avec ce salaud... et cette pute à côté de nous ? Partager le même lit ? Quel salaud ! Quel salaud !

(la voix plus basse)

Quel salaud ! Putain, il m'a bien baisé, ce connard !

(lasse)

Je me casse.

(un temps)

Je me suis permis de venir te voir. Tu es la seule personne à Paris en qui j'ai confiance. Je partirai demain.

(suppliante)

Mais s'il te plaît, ne dis rien à Bernard ! Je t'en prie. Tu comprends ? Je sais que tu apprécies Bernard mais ne lui dis rien. Dis lui pas que je rentre chez mes parents et que j'ai été te voir, que tu sais tout. Dis pas.

FABRICE

Fais-moi confiance. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu le voudras. Et ça restera entre nous. Promis.

ROSE

Je vais pas m'éterniser à Paris. J'ai envie de rentrer chez moi. Je veux revoir maman. Je veux revoir Alexandrine. Je veux revoir Victor. J'ai coupé tous les ponts avec eux. Quelle conne j'ai été ! Mais, putain, maintenant c'est bien fini.

Rose sanglote. Fabrice, un instant embarrassé, la prend dans ses bras. La jeune fille pleure contre son épaule.

FABRICE

Sinon, tu as faim ?

[56] EXTÉRIEUR NUIT, SUR LE TROTTOIR DEVANT LA PORTE DE L'IMMEUBLE DE FABRICE.

Fabrice, vêtu chaudement, marche à grand pas dans le froid. Il tient à la main une boîte à pizza. Il arrive au niveau de la porte de son immeuble.

UNE VOIX DERRIÈRE LUI

(au moment où Fabrice ouvre le porche)

Fabrice !

Fabrice se retourne. Bernard marche vers lui, très

lentement.

BERNARD

Je cherche Rose. Elle est partie de chez moi cet après-midi. Tu ne l'aurais pas vu par hasard ce soir ?

Fabrice regarde Bernard avec méfiance. Fabrice sert contre lui sa boîte à pizza.

FABRICE

En effet, je l'ai vue.

BERNARD

Formidable, petit ! Et elle est où ? Chez toi sans doute ?

FABRICE

(le regard fuyant)

En fait non. Elle est passée en coup de vent. Mais elle est partie. Je sais pas où.

Il s'apprête à franchir le porche.

FABRICE

Excuse-moi, je dois rentrer.

BERNARD

(soufflant sur ses mains)

Il fait froid. Pas vrai ?

FABRICE

Oui. Ça pèle.

BERNARD

(désignant la boîte de pizza)

Tu te fais un sacré festin, mon grand, dis donc. Une grande pizza pour toi tout seul ?

FABRICE

Qui te dit que je suis seul ? Et puis, tu dois savoir que je suis un gros mangeur.

BERNARD

Rose est avec toi, n'est-ce pas ?

FABRICE

Non, je t'ai dit. Elle est passée mais elle n'est plus là. C'est quelqu'un d'autre qui est avec moi. Une amie.

BERNARD

Qui ?

FABRICE

Quelqu'un. Ça ne te dira rien.

BERNARD

Dis toujours.

FABRICE

Tu ne le connais pas.

BERNARD

(amusé)

C'est un ami. Ou une amie. Tu m'as dit que c'était une nana il y a deux secondes et maintenant ce serait un mec? Elle a changé de sexe entre-temps ou pas ?

FABRICE

Putain, tu m'emmerdes ! Puisque je te dis qu'elle n'est pas là ! De toute façon, si elle était avec moi, j'aurais eu, je crois, bon goût de lui acheter autre chose qu'une pizza.

(un temps d'hésitation)

Une pizza à la chèvre en plus. Alors qu'elle déteste ça.

BERNARD

(sarcastique)

Tu m'en diras tant.

Sans saluer Bernard, Fabrice ouvre le porche et entre dans l'immeuble.

[57] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Allongée sur le lit, Rose dort toute habillée. Son visage est en gros plan. Elle a, cette fois, ses lunettes sur le

nez. Ses chaussures sont au pied du lit. On distingue le bruit de pas de plus en plus nets. On entend la porte s'ouvrir. Fabrice entre dans le studio et tend fièrement la boîte à pizza. Rose se relève. Fabrice surveille par la fenêtre la rue, déserte.

FABRICE

On peut passer à table.

ROSE

(regardant avec dégoût la pizza)  
Quoi ? Oh, beurk ! Une pizza à la chèvre ! Tu sais pourtant que je déteste ça, la chèvre !

FABRICE

Je suis trop con. J'avais oublié. Je ressors ?

ROSE

Non, s'il te plaît. J'ai super peur toute seule. Et c'est un peu glauque chez toi.

FABRICE

Juste un petit peu.

Il met la boîte à pizza dans son frigo, ouvre un placard de la cuisinette et en sort une boîte de cassoulet.

FABRICE

(montrant la boîte)  
Tu aimes ça ?

Rose hausse les épaules.

ROSE

Je boufferais n'importe quoi.

[58] EXTÉRIEUR NUIT, L'IMMEUBLE DE FABRICE VU DE LA RUE.

Bernard, assis dans la voiture de Magali, avec elle à ses côtés au volant, surveille le proche d'entrée tout en fumant une cigarette. L'autoradio diffuse un air d'opéra.

[59] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Assis sur le lit, Rose et Fabrice dégustent une assiette de cassoulet.

ROSE

(honteuse)

Tu dois me prendre pour une folle.  
Quand je pense que je suis restée tous  
ces mois avec cette enflure.

FABRICE

Non.

ROSE

(comme si elle n'avait rien  
entendu)

Je n'ose pas imaginer ce que tu penses  
de moi.

FABRICE

Je pense que tu as fait confiance à  
Bernard mais que lui s'est servi de  
toi. Je pense que tu as cru bien faire  
en le suivant. On s'est peut-être un  
peu tous fait baiser.

ROSE

Surtout moi.

FABRICE

Je pense que tu es une fille  
formidable.

Fabrice embrasse Rose sur le front. Elle l'embrasse à son  
tour délicatement sur la bouche. Le jeune homme ne réagit  
pas.

ROSE

Ne fais pas cette tête-là !

FABRICE

Je ne fais pas cette tête-là.

Il l'embrasse. Elle se cabre et se laisse étendre sur le  
lit. Fabrice l'enlace et la déshabille. Immobile, la jeune  
fille a les yeux fermés.

[60] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

L'obscurité est presque totale. Rose et Fabrice font l'amour.

[61] INTÉRIEUR NUIT, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Fabrice et Rose sont endormis côte à côte dans le lit. Plan rapproché sur la jeune fille qui se relève. Elle regarde quelques secondes son compagnon avant de sortir discrètement des draps. Le jeune homme ne réagit pas. Elle s'habille dans le noir et met les lunettes sur son nez. Puis, elle prend son sac à main et sa valise. Elle ouvre la porte et regarde dans la direction de Fabrice. Regard glacial, accusateur pour lui.

Elle quitte l'appartement sans un bruit.

Retour sur Fabrice, toujours endormi.

[62] INTÉRIEUR JOUR, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Fabrice s'éveille. Il regarde à côté de lui et s'aperçoit de la disparition de Rose.

FABRICE

(encore endormi)

Rose, tu es levée ?

Il va dans la salle de bain, revient dans la pièce principale et sort de l'appartement. Il appelle Rose du palier.

FABRICE

Rose ! C'est moi ! T'es là ?

Fabrice entre et ferme la porte du studio. Le jeune homme regarde autour de lui. Il se dirige vers le téléphone, décroche le combiné, numérote deux numéros, hésite puis raccroche le téléphone. Il va vers la bibliothèque et regarde les étagères. Il sort le livre du *Petit Prince*, le feuillette puis le repose. Il va vers le lit, s'assoit, regarde la table de nuit et derrière la table de nuit. Il n'y trouve rien. Il se relève et regarde autour de lui, dans le vague.

FABRICE

Rose. T'es où ?

[63] EXTÉRIEUR JOUR, UN BOULEVARD.

Fabrice déambule le long du boulevard de Grenelle. Il regarde autour de lui.

[64] INTÉRIEUR JOUR, L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Fabrice est au téléphone.

FABRICE

(mal à l'aise)

J'avais quelque chose à lui rendre.

VOIX DE BERNARD

(sèche)

Quoi ?

FABRICE

Oh, un bouquin.

Il regarde sa bibliothèque. Très gros plan sur un livre de poche des *Pensées* de Pascal.

FABRICE

Un bouquin de Pascal. Je dois lui rendre ça.

VOIX DE BERNARD

Qu'est-ce que tu me chantes ?

FABRICE

Blaise Pascal. Je dois lui passer ce livre. Elle est où pour que je le lui donne ?

VOIX DE BERNARD

(amusé)

Je sais qui est Blaise Pascal, MOI. Tu te paies ma tête, dis ? Elle ? Lire du Blaise Pascal ? C'est une blague ! Elle est tout juste capable de déchiffrer un *Paris-Match* ! Elle a d'autres qualités. Mais pas ça. Allez, pourquoi tu ne me

dis pas simplement que tu as envie de la voir pour la baiser ? Hein ? Dis. Tu n'aurais d'ailleurs pas tort car c'est un joli coup pour son âge. Allez, avoue et je t'arrange un coup.

Humilié, Fabrice baisse ostensiblement les yeux.

FABRICE

Tu sais où elle est ?

VOIX DE BERNARD

Te fous pas de moi, petit.

Il éclate de rire. Fabrice raccroche.

FABRICE

(bas)

Connard.

[65] INTÉRIEUR NUIT, UN AMPHITHÉÂTRE UNIVERSITAIRE.

Bernard est assis devant une table face à une centaine de spectateurs. Le discours de Bernard est couvert par une musique en off, une musique de chambre d'Alban Berg. Fabrice est assis au fond de l'amphithéâtre à côté de l'entrée de la salle.

L'air sombre, il sort de l'amphithéâtre.

[66] EXTÉRIEUR NUIT. UNE CABINE TÉLÉPHONIQUE.

Fabrice est au téléphone. Il est nerveux et débraillé.

FABRICE

Non, j'ai pas appelé ses parents...  
J'ai pas osé... Et Alexandrine ?  
Désolé, je ne savais pas que tu n'étais plus avec elle...

(un temps)

Désolé de t'avoir dérangé... Oui, oui.  
Ça ira.

Il raccroche et sort de la cabine.

[67] INTÉRIEUR NUIT. L'IMMEUBLE DE FABRICE.

Fabrice monte lourdement les marches. La sonnerie étouffée d'un téléphone retentit. L'entendant, Fabrice se précipite vers son appartement et grimpe les marches, cette fois quatre à quatre.

[68] INTÉRIEUR NUIT. LE PALIER DE L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Devant la porte de son appartement Fabrice cherche nerveusement sa clé. Il sort enfin un trousseau de clé. Gros plan sur son visage alors qu'il ouvre fébrilement la serrure et entre.

[69] INTÉRIEUR NUIT. L'APPARTEMENT DE FABRICE.

L'appartement est dans la pénombre. Le téléphone est au premier plan. Fabrice se précipite vers l'appareil. Sa main au premier plan décroche le combiné.

La tonalité se fait entendre.

FABRICE

(en fureur)

MERDE !

Il raccroche brutalement. Il ouvre une bouteille de vin posée sur son bureau et la vide d'un trait.

[70] INTÉRIEUR NUIT. L' APPARTEMENT DE FABRICE.

Fabrice est allongé dans son lit. Il dort.

Rêve.

FONDU  
ENCHAÎNÉ.

**[71] EXTÉRIEUR JOUR. UN PARC, ENTRE CHIEN ET LOUP. UN DÉCOR ONIRIQUE.**

Fabrice et Victor sont assis sur les bords d'une vaste piscine. Ils sont habillés de toge. Une silhouette se détache venue du fond de l'eau. Une jeune femme nage et remonte vers la surface. Elle sort de l'eau, ramasse une serviette et se sèche le visage. Il s'agit d'Alexandrine. Elle embrasse Fabrice sur la bouche puis se déshabille. Victor se lève et s'en va.

FABRICE

Tu vas où ?

VICTOR

On rejoint les nanas ? Ou bien tu préfères les mecs. Ou bien les transsexuels.

FABRICE

Je ne peux pas, j'ai rendez-vous à l'église. Amen.

Il se retourne vers Alexandrine mais c'est Rose qui lui fait face, habillée d'une robe de mariée.

FABRICE

Tu as appris tes leçons au moins ?

ROSE

Ben oui. C'est Bernard qui m'a tout enseigné, na !

FABRICE

(en colère)

T'es conne ou quoi ? T'as quoi dans le ciboulot, espèce de zinzin ? Parce que moi oui. Et je vais t'apprendre comment... tout ça... tu vois ce que je veux dire ?

ROSE

(troublée)

Je reviens. J'ai oublié quelque chose.

Elle part.

Fabrice, resté seul, s'allonge à l'ombre d'un arbre pour dormir. Mais il se redresse brusquement. Bernard lui fait face. Il éclate de rire et sautille sur place.

BERNARD

Tu as eu peur, petit ?

FABRICE

Plutôt, oui.

(avec un air faussement inquiet)

De la fin du monde. De l'APO-CA-LYPSE.

BERNARD

Tu as raison.

(avec un regard inquiet)

L'antéchrist est là, bordel de Dieu.

FABRICE

Où ?

BERNARD

Là !

Il montre une grotte faisant face à un lac. Fabrice s'y dirige. Bernard, entre-temps, disparaît.

À l'intérieur de la grotte une femme se tient assise, vêtue d'un bleu de travail. Elle grelotte. Il s'agit de l'agricultrice. Elle tend les bras vers lui.

FEMME

Putain, c'est froid. Il fait froid quand on est mort.

FABRICE

Tu veux que je te réchauffe ?

Sans attendre de réponse, il l'enlace.

FABRICE

Ça va ?

FEMME

J'ai envie de rentrer chez moi. Je veux revoir maman. Je veux revoir Victor. J'ai coupé tous les ponts avec eux. Mais pas question que je vende le lac pour deux balles.

FABRICE

Tu veux une pizza ?

FEMME

Tu me serres trop fort. J'ai mal.

Sans attendre de réponse, il se lève. La femme est maintenant nue. Elle semble souffrir. Une marque rouge apparaît au niveau de son cœur. La tâche s'agrandit et le sang commence à couler. Il forme une mare. Fabrice recule. Il se retrouve dehors. Il regarde la piscine où nage une jeune femme, dans une eau rouge qui rejoint une plage. Fabrice s'assoit sur la plage. Fin du rêve.

FONDU  
ENCHAÎNÉ.

[72] INTÉRIEUR NUIT. L'APPARTEMENT DE FABRICE.

Très gros plan sur une photo de Rose, à côté du lit de Fabrice qui dort.

[73] EXTÉRIEUR JOUR. UN BOULEVARD PARISIEN AU PRINTEMPS.

Fabrice déambule. Il semble mal, très mal. Il a du mal à tenir sur ses jambes. Des passants regardent Fabrice avec sévérité ou étonnement. Deux femmes manquent de bousculer le jeune étudiant. Il s'écarte, ralentit sa marche et titube comme s'il allait se renverser en avant. Une main d'homme l'agrippe soudainement sous le bras droit tandis qu'un bras féminin saisit Fabrice au niveau de l'avant-bras gauche.

L'HOMME

Oh là, mon garçon !

(amusé)

Restez avec nous!

Fabrice s'arrête. Plan rapproché : un homme robuste d'environ soixante ans ainsi qu'une femme âgée d'environ trente ans le regardent. La caméra très mobile va de ce plan rapproché à celui en gros plan du visage de Fabrice.

LA FEMME

Vous allez bien ?

L'HOMME

Vous êtes pâle. Voulez-vous être examiné ?

FABRICE

(craintif)

Non, non. Ça va. Ça va bien.

LA FEMME

(le détaillant des pieds à la tête)  
Ça n'a pas l'air. Vous êtes sûr ?

FABRICE

Oui, je vous assure. Je suis très fatigué. C'est tout. Les examens et tout ça. Vous voyez ?

LA FEMME

Vous êtes étudiant ?

FABRICE

Oui.

LA FEMME

Est-ce que vous mangez correctement ?

FABRICE

(avec un temps de réflexion)

Je suis étudiant.

L'HOMME

(circonspect)

Vous êtes sûr que ça ira ? Parce que ça m'embête de vous laisser comme ça. Vous êtes pâle et vous ne marchez pas droit. Vous avez bu quelque chose ? Ou pris une drogue ? Vous êtes sous antidépresseur ?

FABRICE

Non. Rien de tout ça. Je vais bien. Je vous assure, monsieur... madame... C'est gentil mais je suis seulement très fatigué. Et peut-être que je mange mal, en effet.

L'HOMME

(à la femme, sans regarder Fabrice)  
Il faut que je me rende à mon cabinet.  
Amène-le moi quand même. Je vais  
l'examiner.

FABRICE

Mais ça va, je vous dis !

L'HOMME

(ferme)  
Je suis médecin et je connais mon  
travail, jeune homme. Et je vois que  
vous ne tenez pas debout. Alors,  
écoutez-moi...

(Fabrice esquisse une protestation)  
Non. écoutez-moi : vous allez manger  
quelque chose puis ma fille vous  
accompagnera à mon bureau où je vous  
examinerai. Ne vous défendez pas, cela  
ne servirait à rien. Dorénavant, vous  
êtes sous notre responsabilité. Vous  
avez de la famille à Paris ?

FABRICE

Non. Enfin, oui. Mais pas ici. Pas à  
Paris. En province.

L'HOMME

Vous leur passerez un coup de fil de  
chez moi pour leur dire que tout va  
bien.

(L'homme regarde sa montre puis  
s'adresse à la femme)  
Je te laisse t'en occuper, Anne.  
J'espère que tu n'as pas de rendez-vous  
urgent. Tu t'occupes de ce jeune homme  
puis tu me l'envoies, d'ici... disons une  
demi-heure.

FABRICE

Je vous assure que vous perdez votre  
temps avec moi.

L'homme traverse la rue et disparaît dans un rideau de  
fumées de pots d'échappement.

ANNE

(pour Fabrice)

Vous n'avez pas faim ?

[74] INTÉRIEUR JOUR. UN CAFÉ.

Plan général puis lent zoom vers une table devant laquelle Fabrice et Anne sont installés. Celle-ci tient entre ses mains une tasse de café. Le jeune homme a quant à lui un verre de Coca-Cola ainsi que deux sandwichs qu'il avale voracement.

ANNE

(amusée en le regardant manger)

Ça va ?

Fabrice fait un signe de tête affirmatif.

ANNE

Nous vous avons vu chanceler de loin.  
Vous étiez un vrai zombie. Si nous  
n'avions pas pressé le pas, vous seriez  
tombé sur le bitume.

FABRICE

Merci.

ANNE

Ne vous excusez pas.  
(Elle fixe avec attention  
Fabrice.)  
Vous êtes très pâle.

FABRICE

Je ne suis pas malade.

ANNE

C'est possible. Vous tremblez pourtant.  
(Elle lui prend la main.)  
Calmez-vous. Déstressez-vous.

FABRICE

(retire sa main prestement mais  
sans s'énerver)  
Je suis pas stressé. Je suis calme. Je  
suis seulement très fatigué.

ANNE

Au fait, moi c'est Anne.

Elle tend une main que sert Fabrice après avoir essuyé la sienne à son pantalon, ce qui fait rire la jeune femme.

FABRICE

Fabrice.

Le jeune homme termine son premier sandwich et entame le second.

ANNE

(elle rit)

Vous n'avez pas mangé depuis dix ans ou quoi ?

FABRICE

J'ai sauté quelques repas.

ANNE

Je vois cela. On peut se tutoyer ?

FABRICE

Oui.

ANNE

Tu as eu de la chance que Georges passait par là. Tu verras que c'est un très bon médecin.

FABRICE

Je suis pas malade. Je peux rentrer chez moi. D'ailleurs, j'ai des cours à la fac.

ANNE

Avais-tu simplement l'intention d'aller en cours aujourd'hui ? Je parie même que tu n'y as pas été depuis un bon bout de temps. Que tu y ailles ou pas aujourd'hui, je ne vois pas quelle différence cela ferait, non ? D'ailleurs, vu ton appétit, ta visite chez Georges ne sera qu'une formalité.

[75] INTÉRIEUR JOUR. UN CABINET MÉDICAL COSSU.

Le visage de Georges est vu en gros plan en contre-plongée. Il observe la langue du jeune homme.

GEORGES

C'est juste une formalité, mon garçon.  
Juste une formalité

Georges, en blouse blanche, examine Fabrice, torse nu. Puis il rejoint son bureau. Fabrice se rhabille.

FABRICE

Alors ?

GEORGES

Un gros coup de fatigue. Je te prescris quelques fortifiants et du paracétamol.  
Et te voilà en selle !

Georges s'installe derrière son bureau et rédige une ordonnance avant de la tendre à Fabrice qui sort un chéquier.

FABRICE

Combien je vous dois ?

GEORGES

Laisse. C'est pour moi. La consultation est offerte par la maison.

Fabrice prend l'ordonnance, la plie sans la regarder et la met dans une poche de son jean.

FABRICE

Merci.

GEORGES

C'est rien. Garde ton argent. Tu en as plus besoin que moi. Tout ce que j'espère c'est que tu ne te laisseras plus surprendre. A ton âge, on est costaud comme un boeuf mais on a besoin de manger. À moins bien sûr que tu ais des problèmes matériels.

FABRICE

C'est pas ça.

GEORGES

Un chagrin d'amour ?

Fabrice baisse les yeux.

GEORGES

C'est la maladie la moins grave mais la plus difficile à soigner.

(il soupire)

Dans ce cas, prenez soin de vous, jeune homme ! Si c'est un problème de cœur, je peux te rassurer : j'ai eu trois femmes et deux divorces. Et je suis vivant, comme tu peux le voir.

Il se lève. Fabrice l'imite.

GEORGES

Allez, fous le camp mon garçon.

[76] INTÉRIEUR JOUR. UNE SALLE D'ATTENTE.

Anne, en plan rapproché, lit un magazine. Georges et Fabrice sortent du cabinet. Anne, les voyant, dépose la revue, se lève et va à leur rencontre.

GEORGES

(serrant la main de Fabrice)

Anne va te raccompagner chez toi. J'espère que nous pourrons nous revoir dans des circonstances plus gaies.

ANNE

Je te laisse moi aussi. À bientôt.

Anne et Fabrice quittent la salle. Gros plan sur le visage de Georges, pensif. Il fait un geste d'indifférence et s'adresse à un vieil homme présent dans la salle d'attente.

GEORGES

(pour le vieux patient)

Je suis à vous.

[77] INTÉRIEUR JOUR. UNE VOITURE.

Anne est au volant. Fabrice est à ses côtés. La voiture s'arrête devant l'immeuble de Fabrice.

ANNE

Bon, j'espère que ça ira mieux.

FABRICE

Oui.

Il ouvre la portière.

FABRICE

(au moment de descendre)

Au fait, tu fais quoi dans la vie ?

ANNE

De l'ingénierie culturelle. J'organise des concerts, des événements ou des expositions.

(en souriant)

Si tu es intéressé, tu me passes un coup de fil. Si tu veux parler, n'hésite pas non plus.

(elle lui tend une carte de visite)

Ça te changera les idées. Tu as l'air besoin de te changer les idées, non ?

Fabrice opine du chef, sort de la voiture et rejoint l'immeuble. Il hésite puis revient vers la voiture

FABRICE

Tu veux descendre prendre quelque chose? Un coca ou un café.

ANNE

Non. Une autre fois peut-être.

FABRICE

Promis ?

ANNE

Promis. À une condition.

FABRICE

Laquelle ?

ANNE

Que tu reprennes sérieusement tes études. Que tu t'abrutisses de travail. Et que tu oublies ta copine.

Fabrice tente de nier. Anne poursuit.

ANNE

QUE TU OUBLIES CETTE FILLE. OK ? Tu promets ?

FABRICE

Oui.

ANNE

Jure.

FABRICE

J'essaierai.

Il lui fait un signe de la main et ferme la portière. La voiture démarre. Le jeune homme entre dans l'immeuble.

**[78] INTÉRIEUR JOUR, AU CRÉPUSCULE. UN APPARTEMENT MODESTE.**

Une porte fermée. Une sonnette retentit. La porte s'ouvre. Anne apparaît dans l'embrasure de la porte.

ANNE

Tu es en avance. Et moi en retard. Entre.

Anne l'invite à entrer dans son appartement.

ANNE

Comment ça va ?

FABRICE

Mieux.

Il entre dans un salon petit et encombré de papiers et de livres. Une étagère contient une somme importante de classeurs. Des plantes tropicales donnent à la salle un aspect exotique. Pendant que le jeune homme reste debout, de dos, Anne traverse la pièce, saisit une sacoche posée sur la table centrale. Elle y glisse un dossier, plusieurs plaquettes publicitaires ainsi qu'une chemise en carton.

ANNE

(gaie et fébrile)

Je suis en pleine préparation d'une exposition pour la semaine prochaine. On présente l'œuvre d'un vieux peintre américain qui ne jure que par Journiac. Tu connais Journiac ?

Fabrice nie de la tête.

ANNE

Je t'expliquerai dans la voiture. Un mec complètement givré, tu verras. Si tu es libre, je t'invite.

Elle regarde sa montre.

ANNE

Il est à quelle heure le concert ?

FABRICE

21 heures.

ANNE

C'est Schubert et Mozart ?

FABRICE

Non : Schuman et Mozart. Et Haydn.

ANNE

Et Haydn.

FABRICE

Et puis, je crois qu'il y aura une pièce de Dvorak.

ANNE

Oui, c'est ça. Dvorak.

Anne prend un manteau et son sac à main.

ANNE

Au fait, tu as repris tes cours ?

FABRICE

Oui.

Ils sortent.

[79] INTÉRIEUR JOUR. UNE SALLE DE CONCERT.

Fabrice et Anne, assis côte à côte, assistent à un concert de musique de chambre.

Très gros plan sur deux mains serrées l'une contre l'autre.

[80] INTÉRIEUR NUIT. UNE PIÈCE SOMBRE, SALON OU CHAMBRE.

Une scène sobre, entièrement muette. Deux corps enlacés l'un contre l'autre. Scène d'amour.

[81] INTÉRIEUR NUIT. UNE CHAMBRE.

Anne est couchée contre Fabrice qui l'enlace. Ils viennent de faire l'amour. Tous regardent un opéra à la télévision. Plan séquence.

ANNE

Ensuite, tu as eu des nouvelles d'elle de sa famille ou de ses parents ?

FABRICE

Aucune. Rose a disparu le soir où il me semblait que nous étions plus proches que jamais. Je pensais que ça y était : que nous allions être enfin ensemble. C'est marrant. Lorsque nous nous sommes rencontrés, je la traitais comme une lycéenne provinciale à peine décrottée. Elle partageait son temps entre ses sorties en boîte et les magasins où elle flânait. J'étais sans doute trop fier pour avouer que j'étais amoureux de cette insouciance. D'ailleurs, j'avais beau me défendre de Victor - un copain de lycée - que je ne l'étais pas, je tentais par derrière d'essayer de recoller les morceaux avec cette fille. Lui le savait. Il m'a arrangé le coup au moins mille fois ! Résultat : elle s'est posée beaucoup moins de questions que moi. Elle a suivi les yeux fermés un homme qui pourrait être

son père, l'être le plus extraordinaire que j'ai connu mais aussi le plus monstrueux.

ANNE

C'est ce Bernard ?

FABRICE

Bernard, oui. Je l'ai suivi tout au long de ces mois comme on suit un sémaphore. J'étais subjugué. J'étais aveuglé par ses connaissances, par ses vérités, par ses certitudes.

(Il se tourne vers Anne.)

Je me suis trompé. J'ai été trop con ! Je croyais qu'en suivant l'association je me laissais guider par Rose alors que c'était Bernard qui m'attirait inexorablement. Il avait raison lorsqu'il m'avait dit en parlant de Rose qu'on n'attrape pas des mouches avec du vinaigre.

[82] INTÉRIEUR NUIT. L'HÔTEL DE VILLE DE PARIS DURANT UNE SOIRÉE D'HIVER.

Dans une des salles de réception, est installée une exposition d'une trentaine de toiles. Un grand buffet est dressé sur toute la longueur de la salle. Une foule bigarrée est composée pour l'essentiel de personnalités publiques et politiques. S'y trouvent des journalistes de la presse écrite, de la radio et de la télévision. Un artiste, déguisé en cow-boy, répond à des questions devant une caméra. Fabrice et Anne sont en tenue de soirée. Fabrice porte la barbe. Il a vieilli. Par moment, ils se tiennent amoureusement la main. La jeune femme, affable, discute avec les invités qu'elle croise.

FABRICE

(discrètement, à Anne)

C'est ta réussite !

ANNE

(rectifiant)

Non, c'est une réussite. J'espère que ce n'est pas ma dernière.

Elle aperçoit une femme seule d'environ soixante ans et lui fait un signe de la main avant de se diriger vers elle.

ANNE

Paule. Je vais te la présenter. C'est grâce à elle que j'ai décroché ce contrat à la Mairie de Paris. Elle a un carnet d'adresse aussi gros qu'un annuaire.

Ils arrivent à sa hauteur.

ANNE

(embrassant Paule)

Je suis ravie que tu aies pu venir.

PAULE

S'il ne pouvait n'y en avoir qu'une ici, cela ne pouvait être que moi. Bonsoir, Monsieur.

ANNE

(présentant Fabrice)

Fabrice. Un étudiant qui prépare une thèse sur la mythologie indo-européenne.

PAULE

(à Fabrice)

Vraiment ? Je vous présente toutes mes félicitations. De nos jours, c'est rare de voir des jeunes gens s'intéresser à des sujets aussi complexes que les mythologies.

(à Fabrice, sur le ton de la confiance.)

Entre nous, dans cette salle, vous avez au moins un sujet d'étude pour vous.

FABRICE

Qui ?

PAULE

(désignant d'un mouvement de tête les tables du buffet où se tiennent des personnalités politiques)

Le type à côté du Maire de Paris : le Directeur des Services de l'Hôtel de Ville. Vingt années de règne entre ces murs. Un monarque pour tout dire.

FABRICE

C'est un sujet d'étude, ça ?

PAULE

Outre qu'il fait partie des meubles, qu'il est inamovible depuis 1975, c'est aussi et surtout un mythomane. Un mythomane ! Un dieu vivant. Un joli cas d'espèce de notre démocratie française, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi cela serait un superbe sujet d'étude pour vous.

Elle éclate de rire. Au moment où Fabrice s'apprête à parler, il aperçoit à côté du Maire de Paris une silhouette familière : un homme en smoking, apparemment complice de l'élu. C'est Bernard. À ses côtés se tient Magali.

FABRICE

(le désignant du menton à Paule)  
Vous le connaissez, lui ?

ANNE

C'est le suppléant du maire du XVème arrondissement. A ce qu'il paraît, il est très copain de...

FABRICE

(la coupant)  
Non, pas lui. Je parle de l'homme dégarni en smoking.

Intriguée, Anne regarde à la fois Fabrice et Bernard.

PAULE

Lui ? Je ne connais pas son nom. Il est arrivé récemment dans la « cour du roi

de Paris ». C'est un conseiller. On ne sait pas beaucoup de choses sur lui. Je sais qu'il dirige une association religieuse, assez extrémiste à ce qu'il paraît : une sorte de secte très à la mode dans le milieu. Elle se nomme « Esprit » ou quelque chose comme ça. « Homme et Esprit » peut-être bien. Oui, c'est ça : « Homme et Esprit ». C'est un mouvement très actif. Il a ouvert une école, organise des conférences et s'occupe d'intégration sociale. Ce qui explique sa popularité auprès des grosses huiles de la Capitale.

(Désignant d'un mouvement de tête Bernard.)

Il a fait son nid ici. Il a ses fidèles autour de lui, toujours très discrets. Pourtant, on dit que cette poignée d'irréductibles est prête à mourir pour lui. On les appelle les « enragés ».

FABRICE

« Les enragés ».

ANNE

Tout va bien, Fabrice ?

Bernard aperçoit Fabrice. Il adresse un geste d'excuse au Maire de Paris ainsi qu'aux personnalités à ses côtés. Il va vers le jeune étudiant qui ne bouge pas.

PAULE

(à Fabrice et à Anne)

Excusez-moi. Je vous laisse. Je préfère éviter cet homme.

Elle s'éloigne. Bernard arrive à la hauteur de Fabrice et d'Anne.

BERNARD

Bonsoir, Fabrice.

(à Anne.)

Bonsoir, mademoiselle.

(à Fabrice.)  
C'est une surprise de te voir ici.

FABRICE  
Je peux dire la même chose pour toi.

BERNARD  
(désignant la salle)  
Je travaille.

FABRICE  
Comment va Rose ?

BERNARD  
Elle va bien, je suppose.  
(après une pause.)  
Nous serons très heureux de te revoir  
parmi nous.  
(à Anne)  
Ainsi que mademoiselle, bien entendu.  
(Magali, restée en retrait,  
l'appelle de la main)  
Excusez-moi.

Bernard leur adresse un salut discret de la tête et s'éloigne. Anne, tenant toujours la main de Fabrice, l'entraîne vers un groupe d'invités.

ANNE  
Viens.

Fabrice regarde Bernard sortir de l'Hôtel de Ville.

[83] EXTÉRIEUR NUIT. LA FAÇADE DE L'HÔTEL DE VILLE.

Bernard, va à une BMW stationnée en face du bâtiment. Magali sort de la voiture, va au devant de l'homme et l'embrasse.

BERNARD  
(froidement)  
On rentre.

Le couple pénètre dans le véhicule avec Magali au volant et Bernard à ses côtés.

À l'arrière, se tient Rose, le visage inerte, comme morte. La voiture démarre et s'éloigne.

### **GÉNÉRIQUE DE FIN**